

Num. 4

DIM. 24 MARS 2024

Gratuit

Salsa Picante

LE JOURNAL DU FESTIVAL

LE ZOLA
CINÉMA

REFLETS
DU CINÉMA
IBÉRIQUE
& LATINO-AMÉRICAIN

SOIRÉE
DE CLOTURE

EL PROFESOR
DE MARIA ALCHÉ, BENJAMÍN NAISHTAT

MAR. 26 MARS - 20H30

Les Reflets 40 ans d'Histoire, une histoire de 40 ans



José Mari Goenaga et
l'équipe des Reflets (2020)

Épisode 4

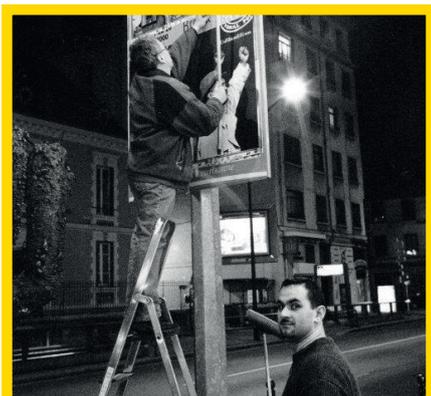
Si la décennie passée a permis de retrouver une certaine « paix » en Amérique latine, et le retour de la gauche ou d'une droite modérée au pouvoir, avec une recherche de la Paix qui aboutira en Colombie, ce ne sera pas le cas de celle-ci.

Au sein des Reflets, il y a quelques changements : **Annie Damidot**, **Margarita Margini**, **Julien Fayet** et **Laura Haro** ou encore **Bernard Corneloup** quittent l'aventure. Des « nouveaux » arrivent : **Françoise Guérin** et **Raymond Gras** mais aussi **Nicolas Favelier**.

Enfin, depuis deux ans, ce sont **Claire Wilhem** et **Ulysse Serres** qui rejoignent l'équipe « d'anciens ».

Et c'est une magnifique tête de Mort à la Mexicaine, sortie de l'imagination du Studio Desperado avec lequel les Reflets collabore depuis de nombreuses années déjà, qui nargue le public en mars 2015 mais, vilaine ironie du sort, notre cœur est lourd ; notre amie **Monette Hernández**, militante de toujours, adhérente de longue date, pilier des Reflets, a filé au paradis des Rebelles. Le vide est toujours là.

C'est néanmoins une édition riche en films de qualité et en invités : le Péruvien **Eduardo Mendoza** pour son *Evangelio de la carne* et le trio gagnant : le très sympathique Brésilien **Halder Gomes**, réalisateur de *Cine Holliudy*, le Mexicain **José Luis Valle** pour *Las Búsqedas* auxquels se rallie



Laurent Hugues (2000)

la Belge **Christine Gillard** (invitée pour son superbe *Cochihza*, présenté dans le cadre des Regards. C'est aussi l'année de la naissance du Prix du public, qui récompense cette année-là *Conducta* du Cubain **Ernesto Daranas**. En Uruguay, **Tabaré Vázquez** est réélu à la présidence.

2016 est la grande année des Jeux olympiques d'été à Rio mais le 31 août, **Dilma Rousseff** est destituée pour « maquillage des comptes publics » ; son vice-président d'alors, **Michel Temer**, lui succède jusqu'en 2018. Réélection (4ème mandat) de **Daniel Ortega** au Nicaragua ; ratification des accords de Paix entre les FARC et le gouvernement colombien, ce qui vaudra le Prix Nobel de la Paix au président colombien **Juan Manuel Santos**. **Fidel Castro** quitte ce monde en novembre.

Cette édition est traversée par le regard de l'enfance sur la vie et le monde des adultes : *La casa más grande del mundo* de **Bojórquez** et **Escobedo**, sur les illusions et désillusions de la jeunesse, les premières amours et les premiers émois, la transidentité, les envies d'une autre vie (*Ixcanul* du Guatémaltèque **Bustamente**, *Neon Bull* du Brésilien **Gabriel Mascaro**), les souvenirs d'un monde qui disparaît ou des traces douloureuses qu'il laisse (*NV* du Péruvien **Héctor Gálvez**) et c'est *Hablar*, film choral et bavard (!) de l'Espagnol **Joaquín Oristrell** qui remporte le Prix du public.

En 2017, **Rafael Correa** (socialiste) après une réélection en 2013, laisse la place à son vice-président, **Lenín Moreno**, qui une fois élu tourne sa veste immédiatement et se range derrière la droite traditionnelle. L'édition des Reflets 2017 est très riche encore avec des thématiques fortes : des portraits de ceux et celles qui combattent l'adversité (*Tempestad* de la Mexicaine **Tatiana Huevo**, *Santa y Andrés* du Cubain **Carlos Lechuga**), de l'enfance et la jeunesse (*Rara* de **Pepa San Martín**, *Alba* d'**Ana Cristina Barragán**, *Psiconautas*, une très belle animation des Espagnols

Alberto Vázquez et **Pedro Rivero**), l'Histoire : *Comboio de sal e açúcar* de **Licínio Azevedo**, *Neruda* du Chilien **Pablo Larraín**. Et surtout, c'est aussi une édition qui fait la part belle aux polars (*La luz en el cerro* du Péruvien **Ricardo Velarde** ou encore *Que Dios nos perdone* de **Rodrigo Sorogoyen**) et aux comédies : *O Shaolin do Sertão* d'**Halder Gomes** ! Et c'est *Cien años de perdón* de l'Espagnol **Daniel Calparsoro** qui remporte le Prix du public.

Raúl Castro quitte le pouvoir en 2018 et **Miguel Díaz-Canel** prend sa suite. **Nicolas Maduro** est réélu à la présidence du Venezuela. Dans un climat très tendu, lié aux élections à venir, **Marielle Franco**, sociologue, femme politique, féministe et militante LGBT+ brésilienne est assassinée à Rio. **Jair Bolsonaro** remporte l'élection présidentielle du Brésil et **Iván Duque** (Centre démocratique) est élu président de Colombie. Les manifestations anti-gouvernementales sont réprimées, faisant de nombreux morts au Nicaragua. **Andrés Manuel López Obrador** (Mouvement de Régénération Nationale) est élu à la Présidence du pays ; une nouvelle ère semble devoir commencer au Mexique.

En 2018 au Zola a lieu un petit séisme et les murs vacillent : le directeur **Laurent Hugues**, présent parmi nous depuis plus de 20 ans, décide de voguer vers d'autres terres professionnelles. Ce sont les derniers Reflets en sa compagnie. Son intelligence, sa bienveillance, sa confiance et son immense professionnalisme, sa présence chaleureuse nous enveloppent et nous guident encore. Lui succède un ami du Zola, ancien programmateur du festival documentaire « À nous de voir » d'Oullins et ancien administrateur du Zola : le breton **Olivier Calonnec**. Une nouvelle époque commence.

Aux Reflets, 4 pays vont truster à eux seuls 27 films : l'Argentine, la Colombie, le Brésil et l'Espagne. On y célèbre aussi les femmes avec *Portraits de Femmes*

et les relations De Père à Fils. Ainsi *La Soledad* du Vénézuélien **Jorge Thielen Armand**, *Mala Junta* de la chilienne **Claudia Huaiquimilla**, *Pelo janela* de la Brésilienne **Caroline Leone**, [REC] des Espagnols **Paco Plaza** et **Jaume Balagueró** ou encore *Los adioses* de **Natalia Beristáin**, Argentine, enchantent les festivaliers ; le Prix du Public est remporté par le film dominicain *Carpinteros* de **José Maria Cabral**.

Bonne année ! 1^{er} janvier 2019, **Bolsonaro** fraîchement élu, prend ses fonctions. La 2^{ème} réélection d'**Evo Morales** est annulée en Bolivie. C'est aussi l'élection d'**Alberto Fernández** en Argentine et de **Nayib Bukele** au Salvador (mettant ainsi fin à l'alternance entre l'ARENA d'extrême droite et le Parti du FMLN). Le 19 octobre, à Santiago du Chili, l'augmentation du tarif des transports publics déclenche de longs mois de protestations et de manifestations durement réprimées par le gouvernement de **Sebastián Piñera**. Cette année-là aux Reflets, 41 films sont projetés représentant 12 pays. Viennent nous rendre visite : **Jaime Rosales** pour *Petra*, **Koldo Almandoz** pour *Oreina*, **Mathieu Orcel** pour *El último viaje*, **Félix Blume** pour le formidable *Curupira, bête des bois*, **Camila Rodríguez** et **Clara Vuillermoz** pour *Interior* et enfin **Miguel Angel Moulet** pour *Todos somos marineros*. C'est également l'année de *La Flor* de **Mariano Llinás**, proposé en 4 parties, de *Joel* de **Carlos Sorín** en ouverture et de *Yuli* d'**Iciar Bollaín** en clôture. C'est la Vénézuélienne **Patricia Ortega** qui est récompensée par le Prix du Public pour *Yo, Imposible*.

2020 sera l'année de la COVID-19 : la soirée des Regards vient de commencer avec des projections de clips musicaux à Hecho en Mexico (bar mexicain qui n'a pas résisté à l'épidémie) qu'est annoncé le confinement ! Une version plus légère se tient en septembre. Le Brésil et le Cinéma comme acte de résistance (avec trois films de **Kleber Mendonça Filho** : *Les bruits de Recife*, *Aquarius* et *Bacurau*), un focus sur le Chili (avec en ouverture *Ema* de **Pablo Larraín**) et un oeil sur Cuba (*Suite Habana* de **Fernando Pérez** ou encore *Le voyage extraordinaire* de **Celeste García**) sont les axes forts de cette édition. D'autres films se démarquent : *Sous le nom de Tania* de la Péruvienne **Mary Jiménez** et de la Belge **Bénédicte Liénard**, *Lemebel*, l'excellent documentaire de la Chilienne **Joanna Reposi Garibaldi**. Et c'est *Insoumises* de la Suisse

Laura Cazador et du Cubain **Fernando Pérez** qui obtient le Prix du Public. **Luis Lacalle** du Parti National est élu président en Uruguay.

Au Nicaragua, en 2021, la répression fait rage contre les opposants et... **Daniel Ortega** est réélu à la présidence en novembre. En Haïti, le président de la république, **Jovenel Moïse**, est assassiné par des hommes armés qui attaquent son domicile. Aux Reflets, l'édition est largement consacrée au Cinéma espagnol au féminin (avec notamment *Las niñas* de **Pilar Palomero**, *La isla de las mentiras* de **Paula Cons**, *La boda de Rosa* d'**Iciar Bollaín**), au cinéma brésilien, chilien, colombien (*Tantas almas* de **Nicolas Rincón Gille**) et portugais (*Volta a terra* de **João Pedro Plácido**). À noter : nous programmons deux films du Costa Rica, un du Guatemala et un d'Haïti, suffisamment rare pour être souligné ! C'est *Ánimo Juventud* de **Carlos Arnella** (Mexique) qui est récompensé par le Prix du Public. Les spectateurs post-Covid boudent encore les salles de cinéma et les Reflets n'en accueillent que 4 854.

En Argentine, en 2022, **Cristina Fernández** est condamnée pour « administration frauduleuse » au préjudice de l'État (inéligibilité à vie). **Gabriel Boric**, d'Approbation Dignité, est élu président du Chili mais le référendum constitutionnel connaît un échec retentissant. **Lula** est élu fin octobre Président du Brésil. Enfin, la Colombie élit pour la première fois de son histoire un candidat de gauche : **Gustavo Petro**.

Cette édition est coordonnée par la délicieuse **Frédérique Monblanc**, **Olivier Calonnec** le directeur du Zola ayant choisi de repartir vers sa Bretagne natale. Le nouveau directeur est récemment nommé : **Cyril Désiré**. Il arrive du Navire de Valence (où est organisé chaque année le festival Regards - cinéma espagnol et latino-américain organisé par les professeurs d'espagnol de l'IUT). Une nouvelle « nouvelle ère » commence.

C'est notamment la thématique forte des Reflets des horizons futurs qui traverse la programmation avec *El camino* d'**Ana Mariscal**, *El buen patrón* (comédie grinçante en ouverture !) de **Fernando León de Aranoa** ou encore *¡Ay Carmela!* de **Carlos Saura** dont la chanson éponyme est reprise en chœur par tous les spectateurs de la salle (un grand moment). Quelques films marquent les esprits : 499 du Mexicain **Rodrigo Reyes**, *La Roya* du Colombien **Juan Sebastián Mesa**, *La*

vampira de Barcelona de **Lluís Danés** ou encore *La pasión de Javier* du Péruvien **Eduardo Guillot**. *Nuestros días más felices* de l'Argentine **Sol Berruezo Pichon-Rivière** clôt cette belle édition. C'est la Chilienne **Claudia Huaiquimilla** et son très émouvant *Mis hermanos sueñan despiertos* qui remporte le Prix du Public.

Les spectateurs reprennent doucement leurs bonnes habitudes et le chemin des Reflets : ils sont 7 600 cette année-là, pour un focus Espagne et Des horizons futurs.

L'année 2023 est marquée par l'élection de **Javier Milei** en Argentine. La Présidente du Pérou, **Dina Boluarte** accède à la demande de la Cour Constitutionnelle (contre l'avis de la Cour interaméricaine des Droits Humains) de libérer **Alberto Fujimori**. La violence d'État et la répression font leur retour dans ce pays andin.

Au Zola, **Sylvia da Rocha** est embauchée aux événements du Zola, à savoir la programmation du cinéma et l'organisation des trois festivals. Le catalogue des Reflets s'aligne sur la taille de celui des deux autres festivals : petit et facile à mettre dans la poche !

Le festival démarre fort avec le splendide *Finlandia* du Mexicain **Horacio Alcalá** et s'achève avec le percutant *À contre-temps*, opéra prima en tant que réalisateur de l'acteur argentin-espagnol **Juan Diego Botto**. Entre ces deux belles œuvres, des pépites venues de Colombie : *L'Eden (La Jauría)* d'**Andrés Ramírez Pulido**, *Los reyes del mundo* de **Laura Mora**, *Un varón* de **Fabián Hernández** avec toujours en toile de fond, la problématique de la jeunesse, de la violence ou encore de la sexualité. De nombreux films du Brésil, comme *Tinnitus* de **Gregorio Graziosi**, d'Espagne et le surprenant *Unicorn wars* d'**Alberto Vázquez** ou *El Radioaficionado* d'**Iker Elorrieta**, du Mexique *Estación Catorce* de **Diana Cardozo** et du Portugal *Ventura* de **Pedro Costa** ou encore le superbe *Nayola* de **José Miguel Ribeiro** sont programmés lors de cette édition.



Claudia Huaiquimilla (2022)



Les Reflets (2023)

C'est le très beau documentaire *Niños de Las Brisas* de la Vénézuélienne **Marianela Maldonado** qui est honoré du Prix du Public.

Et voilà ! En 2024, les Reflets fêtent leurs 40 ans avec 16 films parmi les plus marquants des 20 dernières années. Comme expliqué dans le *Salsa Picante n°1*, les difficultés techniques (changements de supports) et légales (disparition des ayant-droits) ont été nombreuses mais la programmation est là, dans la droite ligne des précédentes. Plusieurs thématiques sous-tendent le « panorama » : les luttes toujours et encore, les portraits de Femmes, l'Afro-descendance, les luttes menées par les populations « natives », pour leur environnement, leur mode de vie et leur langue, mais aussi et encore la Musique qui accompagne si bien la vie et les combats.

Alors, après 40 ans de Reflets, quel bilan tirer ? Que sont nos idéaux devenus ?

Daniel Ortega, révolutionnaire de 1979 s'est mû en un répresseur sanguinaire ; en février le Chili de 2024 honore la mémoire de **Sebastián Piñera** avec 3 jours de deuil national et les honneurs tandis que des familles pleurent toujours les morts, les blessés et les éborgnés de la Revuelta Social de 2019 ; le Brésil a réussi, en 2018, à élire l'énergumène **Bolsonaro** et l'Argentine, un « fou » furieux qui trimbale sa tronçonneuse avec lui et prend pour vice-présidente **Victoria Villaruel**, fille de militaire « impliqué » dans des crimes de lèse humanité, révisionniste, réactionnaire, et fière de l'être. En Colombie, il ne se passe pas un jour sans qu'un militant des droits humains, un syndicaliste, ne soit assassiné ; l'Équateur s'est, lui, transformé en un des pays les plus violents d'Amérique latine où le président fraîchement élu, **Daniel Noboa**, a dû décréter l'État d'urgence pour lutter contre le crime organisé ; le président du Salvador, **Nayib Bukele**, réélu en février, jouit d'une super popularité notamment de par sa lutte contre les maras (avec construction de super prisons où droits humains

ne sont pas respectés) ; en Haïti, les nouveaux Tontons Macoutes font régner la terreur et la guerre civile n'est pas loin. Tout ça pour ça ? Et pourtant, nous nous accrochons à l'idée que le cinéma peut changer le monde ; mais voilà, pour les Reflets, la vague du Covid a été rude, comme pour toutes les salles de spectacle. Plus que l'appréhension des virus, ce sont les plateformes et les nouveaux modes de consommation des images qui semblent affecter profondément la grande fête collective qu'était de voir un film ensemble sur grand écran. Regarder un film devient une activité solitaire sur écran d'ordinateur (ou grand écran à la maison) voire de téléphone. L'économie du cinéma elle-même a changé : les plateformes financent de très bons films (*Roma* de **Cuarón** par exemple), sans offrir la possibilité de les diffuser dans une salle obscure !

Alors, 40 ans après les prémices, au Cinématographe, des Reflets du cinéma ibérique et latino-américain, il est légitime de leur souhaiter bon anniversaire et longue vie malgré les adversités.

Viva el cinema! Hasta siempre Festival!

Par **Pascale Amey & Michel Dulac**

Les Reflets Un événement total



La Fiesta (2008)

Si les Reflets ont adopté au fil des années des thématiques récurrentes mais ô combien pertinentes et d'actualité (cinéma et musique, cinéma et littérature, portraits de femmes, enfance et adolescence, hommages à des réalisateurs et réalisatrices remarquables, focus sur des productions nationales intéressantes, la frontière, les guerres de décolonisation en Afrique lusophone, la mémoire historique des dictatures, les grands classiques espagnols, mais aussi les polars, les thrillers, les films fantastiques, les animations etc), ils n'en demeurent pas moins un événement qui s'est mué en un événement plus total, dépassant largement la seule salle du Zola et le cinéma ibérique et latino-américain pour se transformer en une grande fête des cultures latines.

VOUS PRENDREZ BIEN UN PEU DE SAUCE POUR RELEVER LE TOUT ?

En 1998, **Jean-Luc de Ochandiano**, **Nuria Pastor** et moi-même, **Pascale Amey**, proposons à l'ensemble de l'équipe de rédiger une petite feuille de chou, que nous baptisons à la fin d'après discussions *Salsa Picante*,

en honneur à la gastronomie latino-américaine « épice ».

Très modeste au début, ce maigre feuillet d'une feuille simple, publiée 3 fois en deux semaines, se veut un lien entre l'équipe organisatrice et le public ; elle propose alors quelques brèves sur l'actualité cinématographique, des citations des invités, quelques

informations utiles, tout comme le faisait l'attachée de Presse des Reflets, **Laure Cartillier** au tout début des années 90, ce que nous avons beaucoup apprécié, en tant que spectateurs.

Salsa Picante connaît un succès immédiat et fulgurant auprès du public, amusé par les infos qu'il y

trouve. D'une feuille simple, il passe l'année suivante à une feuille double puis deux, puis trois... pour aujourd'hui dépasser bien souvent les 24 pages ! Certains spectateurs les emportent, d'autres le lisent dans la salle en attendant la séance, d'autres les collectionnent, comme souvent les enseignants d'espagnol, trouvant dans les articles matière à étoffer leurs cours. Entre interviews souvent réalisées par les programmeurs eux-mêmes, annonces culturelles diverses, chroniques, recettes de cuisine parfois, jeux, critiques de films, feuilleton loufoque (Merci Loulou pour toutes les aventures que nous avons vécues sous ta plume !) ou brèves d'actualité, ou encore « dossiers » permettant de contextualiser les films culturellement, socialement et politiquement, *Salsa Picante* se veut être une clef pour accéder à d'autres réalités et d'autres cinématographies. Bien sûr, au début, les illustrations étaient un peu rudimentaires, il nous fallait souvent solliciter un proche « doué » pour le dessin puis, grâce aux progrès technologiques, nous avons pu inclure des photographies et surtout chercher et trouver plus d'informations pertinentes. Aujourd'hui, *Salsa Picante* fait partie intégrante des Reflets. Personne n'imagine les Reflets sans sa sauce !

LES REFLETS, D'AUTRES REGARDS

Au fil du temps et de l'intérêt du public pour les cultures ibérique et latino-américaine, les Reflets s'enrichissent dès 2002 d'une dimension documentaire avec la section Regards. Il s'agit-là de promouvoir le documentaire dans d'autres lieux que la salle du Zola ; à l'époque, le documentaire est un « parent » pauvre de la fiction. L'idée qui prévaut est de donner accès à toutes et tous, même à celles et ceux qui n'ont pas les moyens de venir au Zola, de profiter d'un



Dj Oscar d' Lyon (2008)

cinéma de qualité en accès libre et gratuit. Ainsi des documentaires sont projetés jusqu'en 2020 (arrêt dû au Covid en 2020 et 2021) ; la diffusion reprend beaucoup plus modestement à partir de 2022. Ce sont notamment **Julien Fayet**, bientôt rejoint par **Laura Haro**, qui m'accompagneront dans cette aventure et, à leur départ, **Camille Cuisinier** me rejoindra un temps.

Parmi les documentaristes, beaucoup viendront présenter leur oeuvre, qui ont poursuivi leur carrière de belle manière tels : **Mathieu Orcel**, **Denis Sneguirev**, **Sebastián Pérez**, **Vincent Martorana**, **Gualberto Ferrari**, **Pascale Absi** et **Philippe Crnogorac**, **Elvire Díaz**, **Nicolas Rincón Gille**, **Kristine Gillard**, pour ne citer qu'eux. Bien d'autres nous ont permis de diffuser des oeuvres moins « calibrées » mais très riches, complétant le regard des fictions diffusées au Zola.

Les lieux qui accueillent les Regards ont été nombreux : Bibliothèque de la Croix-Rousse (pionnière ! Merci à **Claire Girard** et à **Anne Réty**), la Bibliothèque de la Part-Dieu, la Bibliothèque du 7^{ème} Jean Macé (Merci à **Anne-Marie Péchuzal** puis **Valérie Franco**), à la médiathèque du Bachut (**Magali Lallemand**), à l'ESDES, à l'Instituto Cervantes (Merci à **Nadia Mansouri** !), au KoToPo (salut à l'ami **Guillaume Lanier**), au Sirius pour des projections d'animations (un grand merci à **Jossie Malis** pour ses *Bendito machine*), au ToïToï et Hecho en México pour des soirées clips musicaux ou encore le Rize et la MJC Damidot de Villeurbanne ou encore la faculté de Lyon 2.

De nombreux espaces parmi ceux-ci ont également accueilli des expositions d'artistes peintres (**Francisco Sepúlveda**, **Tolomiro**, **Güito García**), photographes (**Alain Moyret**, **Vladimir Slonska-Malvaud**, **Patricio Michelin**, **Sabine Greppo**), ou créateurs (**Ahtzic Silis**, **Marta Gutiérrez**) notamment les Bibliothèques du 4^{ème} et 7^{ème} arrondissements et le KoToPo, extrêmement fidèles. Qu'ils en soient remerciés.

ET LA MUSIQUE DANS TOUT ÇA ?

Mais, le festival va surtout, au-delà du cinéma, faire une grande place à la fête avec dès 1998 La Fiesta de Clôture au Centre Culturel de la Vie Associative de Villeurbanne qui demeurera une référence des années durant... et « jusqu'au bout de la nuit », avec pour DJ « historique » : **DJ Oscar D'Lyon**. Quelques groupes qui ont



Calle Alegria (Fiesta 2009)

animé les Fiestas : **Sambarena**, **La Familia**, **Flor de Tango**, **Via Samba**, **La Machete**, **Jean-Michel Cayre**, **DJ Emel**, **Mi Gente**, **Bandana**, **Orchestre Matanga**, **Architrio**, **Archicuatro**, **Calle Alegria**, **El Son del Gazo**, **Mala Suerte**, **Sabrossura**, **Baila Conmigo**, **La Gran Orquesta de Salsa Chekere**, **Setenta**, **La Cumbia Chichara**, **La Timba del Mundo**, **Flavia Coelho**, **Tripaseca**, **Sonido del Monte**, ou encore **Kumbia Boruka** pour n'en citer que quelques uns.

L'année 2001 verra l'apparition des Momentos Picantes à l'Antre-parenthèse (cours de la République) ; des concerts en début de soirée pour les spectateurs qui attendent une séance ou ceux qui en sortent... Une série de concerts gratuits se met en place pour le plus grand plaisir des aficionados des Reflets qui peuvent faire une pause entre deux films tout en écoutant de la musique de qualité. Nombreux seront les groupes qui joueront : **Madachi**, **Kinua**, **Jorge y Pamela**, **Andes**, **Giamba**, l'**ENM**, **Jean-Michel Cayre**, **Frijol Charro**, l'**ensemble Ginga Bahia**, **Mercedes Mercier Balaz** pour des contes, etc. Tous venant jouer gratuitement pour le public des Reflets. La programmation sera assurée par moi-même puis **Yves Henry** lors des trois dernières éditions.

En 2012, suite à la fermeture de l'Antre-parenthèse, nous adaptions la musique à la salle de cinéma avec les Minutos Picantes, escales musicales au Zola avant les projections du soir. Les mêmes artistes répondront présents : **Juan Carlos Benitez**, **Baile de campo**, **Francis Brasilis**, **Son rebelde**, **Cruz Diablo** (**Giamba** et **Jean-Michel Cayre**), **Amando Risueño**, **Duo Criollando**, **Sabrossura**, **Oriol Martinez Codinachis**, **Cumbia Boruka**, **Pingos da chuva**, **Deixa Rolar**, l'**ensemble de musique argentine de l'ENM**, ou plus récemment : **Kawin**, **Blue Tango**, **El duende**, **Emmanuelle Saby**, **Pikaflor latino**, **los Cocos**, **Trioagua**, **Trocariocal** etc. Depuis 2023, **Claire Wilhem** m'a rejointe (très largement) à la programmation musicale. La relève s'installe.

Hasta siempre festival !

De la réalité à la fiction

Par Bernard Corneloup

Lettres de la guerre

Le film *Cartas da guerra* pourrait n'être qu'une chronique de plus, écrite en temps de guerre, ou imaginée, comme il y en a beaucoup. Mais le film d'Ivo Ferreira a cela d'original que les lettres qui lui servent d'appui ont été écrites par le célèbre écrivain portugais Antonio Lobo Antunes.

espérait avec angoisse voir revenir ses fils partis au front en guise de service militaire.

Cartas da guerra est le troisième long-métrage de Ivo Ferreira, après *Em Volta* en 2002 et *Águas Mil* en 2009. Le film a été présenté de nombreux festivals, parmi lesquels ceux de Berlin, de Hong-Kong et de Macau.

Article publié en 2017.

DIM. 24 MARS - 14h

LETTRES DE LA GUERRE
D'IVO M. FERREIRA

RÉTROSPECTIVE

PORTUGAL, 2017, 1H45



Publiées sous le même titre en 2005, ce sont des lettres que l'écrivain a écrites à sa femme d'alors, Maria José, durant son service militaire forcé en Angola, entre 1971 et 1973. À l'époque le Portugal entretenait une guerre contre les mouvements indépendantistes en Angola et au Mozambique depuis 1961. Cette guerre appelée « coloniale » prit fin avec la Révolution des Œillets en avril 1974. L'originalité du film d'Ivo Ferreira réside dans la localisation du point de vue narratif. Lobo Antunes était médecin militaire et ne vivait pas la guerre sur le front. Son regard est donc distancié, et rend compte des combats à travers les blessés qui reviennent des combats ou des embuscades. Nul besoin pour Ivo Ferreira de reconstituer la guerre et sa violence visuelle et sonore, coûteuse en moyens et effet spéciaux, ce qui est souvent difficile à mettre en œuvre au regard des budgets consacrés au cinéma portugais. La cohérence et la vraisemblance des situations s'en trouvent renforcées d'autant. La violence n'en est pas moins présente cependant, latente, sous-jacente, indirecte. L'attente, la perception lointaine des explosions, l'espace limité du camp, sont d'autres violences

qui ne sont pas moins génératrices de traumatismes. *Cartas da guerra* rejoint en cela le film de Margarida Cardoso *A costa dos murmurios* (Le rivage des murmures) basé sur le roman éponyme de Lidia Jorge, présenté aux Reflets 2006 au moment de sa sortie. Mais le film de Margarida Cardoso était plus centré sur le personnage d'Evita, attendant des nouvelles de son mari parti au front, alors que le film de Ivo Ferreira se présente plutôt comme un résonateur du conflit. Autre originalité narrative : la voix qui lit les lettres est celle de la femme qui les reçoit, et pas celle de celui qui écrit. Cela change notre perception, car le point de vue est déplacé, de la source qui écrit pour informer, exprimer ses doutes ou ses souffrances, vers une destinataire qui reçoit ces bribes d'informations, parcellaires, discontinues, et perçoit l'évolution psychologique de celui qu'elle aime. Cette proposition de lecture est déconcertante de prime abord, mais se révèle être un moyen bien plus fort d'impliquer le spectateur. Derrière le personnage de la femme attendant ces nouvelles sporadiques, il y a tout le peuple portugais des années 1970, qui subissait cette guerre dans son déclin avec désarroi et

Comme un espoir

Par Pascale Amey

El eco

El Eco est un film de Tatiana Huezo, réalisatrice qui est loin d'être une inconnue des spectateurs du Zola. Ainsi, ont déjà été montrés aux Reflets : *El lugar más pequeño* présenté en 2012 et le formidable *Tempestad*, programmé en 2017.

Comme dans toutes ses réalisations, Tatiana Huezo prend son temps pour traiter son propos : *El Eco* est ainsi un film lent, beau, un film qui donne à

voir une réalité, celle de la campagne mexicaine, de la vie dans le petit village de El Eco, localité qui existe vraiment, pas très loin de Puebla... et le film se fait l'écho d'une vie paysanne, si rude.

On y retrouve les thèmes chers à la réalisatrice mexicaine, née au Salvador en 1972 de parents salvadoriens : les femmes, la vie, la famille et la volonté d'émancipation

des femmes d'un modèle très patriarcal.

Ici, dès les premières images, on se rend compte de l'importance de toute vie dans un environnement relativement hostile : une mère et ses enfants secourent l'une de leur brebis coincée dans un trou au flanc d'une colline. Ainsi, dès les premiers moments tout est dit : ici, tout compte, tout est précieux, important, toute vie a une valeur inestimable.

Comme le fait souvent **Tatiana Huezo** dans ses documentaires, elle installe le spectateur dans le quotidien des protagonistes, des familles, et surtout des femmes. C'est vrai que l'on voit peu les hommes, ils travaillent, ils sont loin. Et des tâches bien lourdes incombent aux femmes « restées » à la maison. Mais ici, ce sont surtout les enfants qui intéressent **Tatiana Huezo** dans *El Eco* : les petits garçons sont présents mais la réalisatrice suit davantage les petites filles si tôt sollicitées par les parents et qui s'interrogent sur l'amour, la vie et leurs rêves....

On assiste à la toilette de la grand-mère par sa petite-fille. Toute vie, même celle qui s'étiolle, est précieuse et respectée. La tendresse entre la vieille dame décharnée et impotente et sa petite fille pleine de vie et d'énergie est palpable, délicatement retenue par la caméra. Les gestes lents, doux, respectueux comme le regard de **Tatiana Huezo**. Le chagrin aussi des enfants à la mort de l'aïeule,



les yeux rougis, les mines déconfites lors de l'enterrement sont autant de manières naturelles voire naturalistes de traiter l'un des aspects de la vie : la mort.

On assiste aussi aux discussions entre mère et fille : « *Pourquoi t'es-tu mariée si jeune ?* » ou encore aux cours que dispense l'un des petites filles aux jumeaux selon la méthode ABC qui fait qu'un enfant peut enseigner à d'autres ce qu'il a appris, source de savoir et d'émancipation.

Dans *El Eco*, **Tatiana Huezo** attarde son regard sur les sommets chapeautés de brume des montagnes et sur les yeux d'un enfant fasciné par un insecte minuscule sur une tige, sur la main qui lave le corps usé de l'*abuela* et sur la grandeur majestueuse du paysage. L'infiniment grand et l'infiniment petit, traités avec le même respect de la Beauté, de la Vie, donnés à voir au spectateur.

Tatiana Huezo revient ainsi au documentaire, pour notre plus grand bonheur après une incursion - réussie - dans la fiction (voir article de **Nicolas Favelier**). Nous avons choisi de lui

laisser la parole pour éclairer cette très belle œuvre cinématographique à travers ses réponses aux interviews réalisées lors de sa présence à la Berlinale 2023, à *Contracultural*.*

Au-delà de la beauté de la photographie et de l'image, on remarquera également l'importance donnée au son et particulièrement au vent mais aussi à la magnifique chanson interprétée, au générique, par le groupe mexicain **Ampersan** : *Si tú (Oh si tú serás / El viento cuando quiera volar / Si tú serás concreto cuando quiera caer / Oh si tú pudieras escuchar / Mi voz si tú pudieras entender / Oh si tú serás el viento / Oh si tú serás la luz / Oh si tú serás el viento / Oh si tú serás la luz)*.

DIM. 24 MARS - 16h10

EL ECO
DE **TATIANA HUEZO**
INÉDIT

MEXIQUE, 2023, 1H42,
DOCU-FICTION

EXTRAITS D'UNE INTERVIEW DE LA RÉALISATRICE

Pourquoi ce film ?

« J'avais besoin d'une lueur dans ma vie. Mes films précédents sont des récits de guerre ou sur la violence contre les femmes. Je voulais retourner tourner sur les terres de mon enfance un film qui dissiperait tant de noirceur. Je l'ai pensé comme un défi, j'étais fatiguée des interviews guidées, je souhaitais tourner sans structure ni cadre. Je voulais capturer la vie de la façon la plus pure possible, avec le regard d'un enfant, avec les personnes les plus connectées à la terre. Je savais que je voulais parler du processus de grandir dans la campagne même si je doutais que cela intéressât quelqu'un. »

La découverte de *El Eco* ?

« [C'est] grâce aux maîtres d'école ruraux. Après avoir parcouru une vingtaine de communautés rurales, aucune ne nous a convaincus, j'ai été attirée par le nom. Les maîtres d'école nous ont introduits à l'école pour que nous rencontrions les enfants. Là j'ai rencontré Andrea et Lucinda qui réalisaient un tutorat et je me suis dit : « c'est là ! ». Ensuite j'ai rendu visite aux habitants dans leur maison. J'ai demandé l'origine du nom du village, si c'était à cause d'un écho particulier dans les montagnes mais personne ne savait. Finalement on m'a indiqué la maison d'une femme très âgée qui était un peu la sorcière du village, pensant qu'elle, peut-être, saurait. Sa maison était très basse et très sombre. Elle ressemblait vraiment à une sorcière [rire]. Elle m'a reçu très aimablement et j'ai formulé ma question mais elle ne savait pas. Elle ne savait rien à propos d'un quelconque écho mais je me souviens qu'elle est devenue très sérieuse et m'a avertie : « *Fais attention à ce que tu dis car certains jours le vent souffle, il emporte les paroles dans les montagnes et alors, on entend toutes les voix* ». »

Le temps du tournage

« Nous avons tourné sur un an et demi, par séquences de deux semaines. Nous passons une semaine dans le village puis

une semaine en dehors, hébergés, parce que les conditions étaient très rudes. *El Eco* se trouve dans une zone très isolée et le vent est très violent et te fouette. La vie là-bas est très dure. Il y a peu d'électricité et il n'y avait pas de toilettes. Nous avons dû en faire construire pour l'équipe. Malgré les difficultés initiales, la générosité de la communauté et de l'équipe a été énorme. *El Eco* est le projet le plus intime que j'ai tourné. »

Entrelacement des histoires des trois familles

« Les trois familles ont été choisies dès le début, avant le tournage. La dernière a été celle de Saraí qui a remplacé une famille qui a décidé finalement de ne pas participer. Saraí a débuté avec un petit personnage qui est devenu géant dans le film et au montage. Un mois avant le tournage, j'avais déjà remarqué son regard mélancolique et ses échappées dans la forêt. »

El Eco, un défi

« Il y avait d'autres défis : c'est le premier film que je fais sans interview et où il n'y a pas de voix Off. L'idée c'était de capturer la vie et ça a été très difficile. J'ai été confrontée à beaucoup d'incertitudes car au cours du tournage, les lignes narratives se réécrivaient, se réinventaient, se réadaptaient. C'est la première fois que je travaillais comme cela. Dans *Tempestad* ou *El lugar más pequeño* j'avais fait un planning et un scénario dans lequel la structure était claire. J'ai toujours travaillé avec une structure préalable, bien établie. Là, je me suis dit : « Ici, il n'y a pas d'interviews, il n'y a pas de structure, reste à voir si tu es capable d'attraper un bout de la vie de cet endroit ! ». Et j'ai eu peur, il y avait des moments où je me demandais si j'allais y arriver, parce que soudain, [je me suis rendue compte] qu'il ne traitait de rien et qu'il n'y avait pas un protagoniste. Il s'agit d'un film choral, sur la vie dans ce lieu, qui comporte des niveaux différents et qui est complexe. »

Interview donnée à **Max Sorribas** pour *Contracultural.es* le 23 novembre 2023. Traduction libre par **Pascale Amey**.

Un cinéma à fleur de peau

Par Nicolas Favelier



EL Eco

Tatiana Huezo fait partie de ces cinéastes que les Reflets accompagnent dans leur filmographie. Dès son premier long-métrage documentaire, *El lugar más pequeño* (2011, projeté aux Reflets 2012), le ton était donné. En revenant dans le pays de son père, le Salvador, mais le pays de sa naissance en 1972, **Tatiana Huezo** signe un documentaire où sont déjà présents le travail sur la voix et sur l'image. Tout en délicatesse, en prenant son temps, elle raconte comment la vie continue, malgré les disparus de la guerre.

Avec *Tempestad* (2016, Reflets 2017), elle poursuit dans le genre documentaire avec comme thème le parcours de deux femmes mexicaines. Leur histoire témoigne des maux du pays : la violence, les raptés, le chantage. Mais avec son regard doux et sa caméra présente sans être voyeuriste, **Tatiana Huezo** affirme un style personnel. Déjà, la thématique de la défense des droits des femmes ainsi qu'une vision engagée imprègnent le film.

Après le documentaire, elle s'essaie à la fiction avec le percutant *Noche de*

Fuego, sorti en 2021. Dans un village reculé du Mexique, une mère et sa fille tentent difficilement de survivre à la violence qui imprègne leur quotidien. Encore une fois, la réalisatrice fait mouche en signant un film engagé et profondément empathique envers les personnages. Le film sera récompensé aux Premios Ariel en remportant le prix du meilleur film mexicain. Pour des questions de droits internationaux, nous n'avions pas pu le présenter aux Reflets 2022. Ce fut alors une grande déception

Avec *El Eco*, **Tatiana Huezo** revient

au genre documentaire. Mais peu importe le genre, documentaire ou fiction, un film, c'est avant tout du cinéma déclare-t-elle à Kinótico, à l'occasion du 71^e festival international du film de San Sebastián où le film est présenté en 2023. Dans son 4^{ème} long-métrage, encore une fois, elle vise juste. Le portrait de ces enfants mexicains qui vivent dans une région reculée est émouvant parce que la caméra sait se montrer présente sans être intrusive. En outre, le portrait des femmes, qui se racontent par leurs dialogues et leurs silences, est particulièrement sensible et sororal.

La chronique de Loulou

El último, épisode 4

Par Louis Esparza

En attendant, c'est moi qui ai le problème sur les bras, mais comme toujours, Michel n'est pas à court d'idées :
- Si Cyril devient trop pressant, je peux toujours ressortir l'outillage.

En parlant d'outillage, il veut parler de son cher « merlin », héritage de son père tueur aux abattoirs et de la bêche qui m'est très utile dans les bois. Racontée comme cela, la vie de l'Association Pour le Cinéma fait très « Tarantino » (toujours mettre une référence cinéphile) mais n'allez pas voir tout en noir et venez à nos réunions, où c'est un vrai bonheur de voir Michel servir le thé à de vieilles bénévoles tombées en pâmoison. Les vieux bénévoles eux, sont morts depuis longtemps (Penser à bien équilibrer les exemples afin d'éviter les accusations de sexisme).

Finalement nous avons trouvé une bonne solution : nous allons sillonner la France avec notre « matériel ». Hervé est parti vivre en Creuse où il rencontre pas mal de problèmes dans son petit cinéma, de même qu'Olivier en Bretagne ou Joël à Montpellier. Une vraie tournée de pop stars (les dates vous seront communiquées bientôt) !

En attendant nos adieux, Michel pense qu'il faut faire le ménage :

- Prends les deux Quentin, nos projectionnistes, ou Lauriane et Mathilde les hôtessees d'accueil, ils ne deviennent pas trop gourmands ?

Je dois bien convenir qu'il a raison et vais chercher ma bêche !



David Zonana un réalisateur à suivre

Heroico

Par Ulysse Serres

Heroico, deuxième long métrage de **David Zonana**, narre l'histoire d'un jeune Mexicain de la communauté Nahua, qui décide de s'engager à l'académie militaire Heroico Colegio Militar, le principal établissement d'enseignement militaire du Mexique.

S'inspirant de nombreux témoignages (dont notamment celui de **Santiago Sandoval**, l'acteur principal, lui-même ancien cadet, qui a puisé dans son expérience passée pour rendre son personnage aussi authentique que possible), **Heroico** dépeint la brutalité de l'entraînement des jeunes recrues et expose une réalité d'une cruauté déconcertante.

Les choix artistiques du réalisateur, tels que la photographie et le lieu de

tournage évoquant le temple d'un dieu aztèque perdu au milieu des montagnes, confèrent au film un caractère subjectif et renforcent l'impact de la violence.

Ce thriller social offre une réflexion profonde sur les enjeux de la jeunesse mexicaine confrontée à des choix difficiles et soulève des questions sur la fiabilité des personnes chargées de la sécurité au Mexique.

Heroico a été nommé pour le Grand

Prix du Jury du Meilleur Long Métrage Étranger au Festival du Film de Sundance 2023 et a également été présenté au Festival de Berlin 2023, dans la section Panorama.

DIM. 24 MARS - 18h15

HEROICO
DE DAVID ZONANA

AVANT-PREMIÈRE

MEXIQUE, 2024, 1H28

Los de abajo

Par Fabian Ramirez Flores

La bataille d'un homme



Gregorio (Fernando Arze), un agriculteur arrogant qui vit dans la frustration dans son aride village de Rosillas, en Bolivie. entreprend de récupérer pour sa famille les eaux de l'ancien canal d'irrigation détournées par le colonel Iglesias, un propriétaire terrien argentin voisin de mère avec le maire du village pour ses propres vignobles. Voici l'histoire que raconte le bolivien Alejandro Quiroga, dans son film *Los de abajo*.

Là-haut dans les montagnes, où l'eau est stockée, et en bas, où un village vit la sécheresse. L'indifférence de la population est le résultat de la résignation de par une réalité remplie de corruption et du pouvoir de ceux qui ont de l'argent pour tout acheter, même le silence des habitants qui souffrent du manque d'accès à l'eau, une problématique connue par les habitants et les agriculteurs à la frontière de la Bolivie avec l'Argentine.

Au cours de son périple, Gregorio doit faire face à la négligence communale, à la corruption et au pouvoir socio-économique de l'élite bolivienne. Le fils de Gregorio suit ses efforts pour récupérer l'eau perdue, mais il est également témoin de la frustration de son père et de la violence dont souffrent ceux qui osent défier le statu quo à Rosillas, au milieu des beaux paysages désertiques qui donnent des teintes de western à ce film. Gregorio laisse de côté l'éducation de son enfant et son amour pour

Paula, la professeure de l'école primaire du village, pour se donner à fond dans sa lutte pour que les habitants de Rosillas puissent récupérer l'eau coupée par le colonel Iglesias, interprété par le célèbre acteur argentin **Cesar Bordón**, connu dans l'Amérique Latine grâce à ses rôles dans des séries télé, des films et des pièces de théâtre dans différents pays.

Ce film est le résultat d'un long projet qui a vu la lumière 10 ans après le début de sa conception. Comme c'est bien connu, dans plusieurs pays de l'Amérique du Sud, les soutiens financiers de la part du Ministère de la Culture ou des entités privées pour la réalisation des films, sont très peu nombreux. C'est grâce à Ibermedia, un programme de soutien à la réalisation des films par des entités publiques de plusieurs pays ibéro-américains, que la production de *Los de abajo* a pu commencer pour présenter la corruption dans le contrôle de l'eau en Bolivie.

Sur le site bolivialab.com.bo dédié au cinéma du pays andin, il est indiqué qu'en 2021 il a été recensé presque un million et demi de Boliviens qui n'ont pas d'accès à l'eau potable. Ils doivent aller chercher de l'eau par leurs propres moyens dans des ruisseaux, des rivières, des lacs, entre autres, pour leur consommation de tous les jours et plus encore pour l'irrigation des terres, qui sont souvent le seul soutien économique familial. Il convient de noter que les zones d'eau douce sont de plus en plus polluées, principalement par les activités minières en Bolivie.

DIM. 24 MARS - 20h15

LOS DE ABAJO
D'ALEJANDRO QUIROGA
INÉDIT

BOLIVIE, 2024, 1H23

 **EN PRÉSENCE**
du réalisateur

Regards : Rosario Arcos Gómez

Par Pascale Amey



Au gré des pas de Rosario

Rosario marche dans les rues de Buenos Aires comme elle brode. Régulièrement, inlassablement, obstinément. 1 point, 2 points, 10 points et voilà qu'apparaît une rue. 1 pas, 2 pas, 100 pas et une avenue de plus dans les jambes ! Elle marche, regarde et marche encore. Et elle brode.

De ses promenades dans la ville, elle rapporte des « trésors », objets déposés sur les trottoirs, abandonnés aux yeux de tous, aux mains de tous, en attendant d'une autre vie ou pas. De ces objets, elle raconte l'histoire, invente des vies, tricote des récits. De ses ballades aussi, elle rapporte des photographies, celles de ses rencontres, des visages croisés, des façades et de paysages urbains étonnants.

Interminablement, Rosario lit sa ville, la photographie et la brode.

Que te procurent tes longues promenades dans l'immense ville de Buenos Aires, cet extrême-occident ? Que découvres-tu dans tes cheminements ?

Entre fin décembre 2021 et juillet 2023 j'ai vécu à Buenos Aires sans trop de contraintes horaires. J'ai eu alors le temps et l'envie de marcher. Je préfère marcher que prendre le bus ou le métro, même pour de longues distances parce que je vois les gens, l'architecture de la ville, les échanges entre les gens, les arbres et leurs fleurs ou feuilles qui tombent, selon les saisons. Je croise les gens et avec mon petit appareil Lumix FS3 je capte des images qui m'étonnent, qui m'attendrissent, des images drôles, des images qui m'attristent... J'ai été toujours impactée par les gens qui tirent des chariots à la recherche de cartons et autres objets, les « cartoneros » : jeunes hommes ou personnes âgées, femme et enfants, couples de retraités... J'ai parfois photographié l'un d'entre eux à la suite d'une conversation pour leur demander comment ils faisaient, pour poser des questions sur leur moyen de travail, et bien entendu, pour les aider un tant soit peu. J'ai aussi beaucoup échangé avec les personnes promenant leurs chiens. Il y en a tellement ! Les chiens sont très expressifs, de bons êtres, et en général, leurs maîtres voulaient bien m'expliquer quelque chose de leur vie ! J'ai eu l'impression souvent que m'intéresser aux gens et vouloir les prendre en photo les amusait, les

faisait se sentir intéressants. Ils l'étaient pour moi, sincèrement ! Mon regard, qui parfois se finissait par une prise de vue, était comme une caresse de mains, comme une caresse d'humanité, durant un instant éphémère.

Tu aimes saisir des situations sur le vif et immortaliser des instants. Que fais-tu de tous ces souvenirs de brefs moments partagés ?

À part ces rencontres des gens avec qui je parlais, d'autres scènes m'intéressent sans pour autant pouvoir parler avec les gens. Si les images sont de dos et que je trouve un intérêt visuel ou sensible, je les mets sur mon Instagram pour les partager avec mes amis et autres photographes qui suivent mon compte. Maintenant, j'ai l'occasion de les partager au Kotopo !

Tu m'as dit un jour que l'on trouvait en ce moment énormément de choses dans les rues de Buenos Aires, tu trouves des trésors ?

En marchant j'ai croisé beaucoup de « cartoneros » et aussi les vestiges de ce qu'ils ne ramassent pas, des choses sorties des containers de poubelles et qui restent éparpillées autour, sur le sol et les trottoirs. J'ai ainsi trouvé des photographies des années 1920, 1960, 1970, des vêtements (certains de marques chics disparues comme Gath & Chaves et Harrod's, le seul magasin en dehors de Londres de cette enseigne). Des tissus, des fils à broder... une carte de remerciements

signée par l'ancien président Raúl Alfonsín ! Les photographies sont des morceaux d'histoires. Les gens meurent, les héritiers jettent, et moi, je reconstitue un bout d'histoire de Buenos Aires, à travers des images des gens, souvent venus d'ailleurs. J'aime photographier et chaque photo récupérée de la poubelle et de l'oubli je l'aime aussi, pour sa valeur historique et souvent, pour sa valeur esthétique. Je vais certainement les transformer ou les détourner un jour...

Mais aussi que c'était une ville violente... Dans quel sens ?

Je trouve violent de croiser des gens qui sont obligés de tirer sur un chariot pour vivre. Ils sont fiers de ce qu'ils font, ils me l'ont dit, ils ne volent pas... Je trouve quand même violent, injuste cet état de fait, dans un pays avec autant de ressources. Il y a aussi une attention à avoir concernant les vols. Je n'en ai pas été victime mais à plusieurs reprises témoin (en marchant ou dans le bus).

Comment en es-tu venue à la broderie ?

Cette période où j'ai pu « flâner » m'a permis aussi de découvrir d'autres moyens d'expression comme la broderie. J'avais besoin de créer avec quelque chose de transformable, de léger. Autrement que par la photographie. J'ai découvert des brodeuses sur Instagram et j'ai essayé. Mon séjour à Buenos Aires a été marqué par une situation difficile et la création ainsi que la flânerie m'ont aidée à reposer mes pensées, à me ressourcer, à glaner des choses à raconter...

Pourquoi broder des plans de Buenos Aires ?

Broder des plans est à la fois le fruit du hasard, de mon goût pour la marche et

de mon amour pour Buenos Aires.

La première fois que je suis allée à l'atelier de **Araceli Pourcel**, chez qui je me suis lancée dans cette aventure de broder, je me suis perdue ! Je ne trouvais pas le numéro de sa maison, et puis, je n'avais pas vraiment de « projet » pour cet atelier, autrement que d'essayer. Alors, ma première oeuvre a été une ébauche de plan, en résonance avec l'action de marcher, me perdre, flâner... Par la suite, une de mes trouvailles par terre a été un guide des rues, la Guia T. Personne n'utilise ces guides avec l'arrivée des portables. Chaque page est une image abstraite, avec ses codes couleur... M'inspirer de ces pages me fait marcher à nouveau sur le tissu, broder des petits carrés l'un après l'autre, a eu un effet apaisant pour moi, tout

comme marcher.

Quels quartiers de la ville conseillerais-tu à des amoureux des promenades ?

J'aime tous les quartiers. Et j'aime surtout les rues qui s'échappent du circuit touristique. N'importe quelle rue ou quartier est intéressant, quand on regarde les gens, les magasins, l'architecture...

Comment as-tu conçu l'exposition Buenos Aires de fils en aiguilles ?

Un peu de broderie, un peu d'images de la rue. Si peu par rapport à tant de rencontres et de moments. Quelques images qui me semblent être bien « porteñas » (de Buenos Aires).

Quelques mots pour les spectateurs des Reflets et les habitués du KoToPo qui vont venir visiter ton exposition ?

J'espère que les images pourront leur faire un peu ressentir l'esprit de ma ville.

Propos recueillis par **Pascale Amey** - février 2024.

Pour suivre les « découvertes » de Rosario : [@rosidebuenosaires](#)

Exposition Buenos Aires, de fils en aiguilles

Du 4 mars au 4 Avril 2024 - en accès libre et gratuit - aux horaires du lieu.

Le KoToPo
14 rue René Leynaud, Lyon 1^{er}

Par **Michel Dulac**



Un certain 25 avril

A la veille de ce 25 avril 1974, le Portugal maintient avec peine sa domination sur ses colonies - Angola, Mozambique, Guinée Bissau et Îles du Cap-Vert. Rares sont les familles portugaises qui ne comptent pas un fils engagé de force dans cette lutte sanglante, à travers un service militaire d'une durée de quatre ans. Depuis presque 50 ans le pays vit à la fois dans un système colonial et sous le régime dictatorial d'**Antonio Salazar**. Le vieux dictateur - il mourra en 1970 - est remplacé en 1968 par **Marcelo Caetano** et son régime perdure. La promesse de redressement économique est un leurre tandis que la police politique - la sinistre PIDE - responsable de milliers d'emprisonnements continue de torturer et d'assassiner des opposants. Les libertés sont sous surveillance et de nombreux jeunes Portugais fuient leur pays pour ne pas faire l'armée. Quand éclate l'insurrection, très

rapidement des milliers de personnes envahissent les rues et soutiennent les militaires. À 19h30, **Marcelo Caetano** se rend, tandis que des coups de feu tirés du siège de la PIDE font 4 morts et 45 blessés. Le lendemain 26 avril celle-ci se rend à son tour et les prisonniers politiques sont libérés. Une ère nouvelle s'ouvre pour la Portugal.

Cette année pendant le festival deux films vont revenir sur ces événements, *Salgueiro Maia - O Implicado* et dans la rétrospective *Capitaines d'avril* de **Maria de Medeiros**. Ce dernier sélectionné en 2000 à Cannes dans un Certain Regard a été écrit par la réalisatrice à partir des témoignages d'un de ces amis **Stefano Accorsi** (le Capitaine **Maia**) un des leaders de la révolution des ceillets. Le film est vu en partie à travers les yeux d'une petite fille. Ce regard est celui de l'innocence et témoigne de la générosité d'un mouvement d'hommes qui ont d'abord

pensé à donner la liberté à d'autres plutôt que de prendre un pouvoir dont ils ont ensuite laissé les politiciens s'emparer.

« L'histoire de ces soldats qui ont combattu pour la paix, sans tomber dans les horreurs de la guerre, qui ont accédé au pouvoir et l'on dédaigné, qui sont tombés amoureux des concepts de justice, de liberté, de démocratie, me paraît dépasser très vite les limites nationales. C'est un conte universel... »

Maria de Medeiros - Le Film Français - 2000.

LUN. 25 MARS - 16h

CAPITAINES D'AVRIL
DE MARIA DE MEDEIROS

RÉTROSPECTIVE

PORTUGAL, 2001, 2H04



Interview de Jayro Bustamente

Ton parcours ?

J'avais fait une école Montessori quand j'étais petit et j'ai appris le français et l'italien, alors j'ai eu l'envie de faire du cinéma à Paris. J'ai passé presque 17 ans partagé entre les deux pays. Maintenant je vis plutôt au Guatemala. J'ai fait trois courts métrages qui ont eu du succès en festivals. Le dernier a été le saut pour le long. Je suis allé le tourner au Guatemala. J'avais amené presque toute l'équipe française, la pellicule et la caméra de France et si la caméra tombait en panne, on n'avait pas de quoi la remplacer. Pour la pellicule le labo le plus près était à Mexico. On a donc tourné à l'aveugle avec un budget très précaire, mais cela m'a servi d'école et a soudé l'équipe. C'est comme ça que j'ai décidé de passer au long.

D'où vient l'idée de faire un film sur une femme maya qui vit sur les contreforts d'un volcan ?

L'idée de faire mon premier long métrage n'a pas été réellement programmée, c'est simplement la rencontre avec la vraie Maria qui a créé ce besoin. C'est pour cela qu'on l'a fait dans l'urgence avec ferveur. Je voulais que ce soit son histoire. J'ai grandi jusqu'à 14 ans, dans un village où 80% de la population était Maya. Et après je suis parti dans la plantation de café de mon grand-père en vacances et j'y ai appris la vie de la ferme et la vie des plantations. Sur les pentes du volcan, la terre est très fertile, il faut juste avoir la chance que le volcan ne fasse pas éruption et ne détruise la récolte. Le Guatemala est une terre volcanique avec 300 volcans dont 33 sont actifs.

Et il y a beaucoup de serpents ?

Oui, il y en a beaucoup, mais il y a aussi un mythe, aussi bien dans les Caraïbes, qu'en Amérique Latine, que la femme porte la lumière en elle et éloigne les serpents.

Les rapports au sein de la famille ?

Je voulais surtout montrer l'amour dans la famille, même si c'était parfois avec rudesse.

Et la construction du film avec beaucoup de plans fixes surtout au début ?

Je suis parti de la fin de l'histoire, et la question que je me posais est comment on arrive à être une victime parfaite, alors je suis remonté à la recherche du passé. Pour moi c'était un crescendo dans l'histoire, car je ne voulais pas faire un film ethnographique sur les Mayas. Je voulais faire un cinéma-réalité contemplatif, mais je n'avais pas compris que la cadence de cette caméra fixe allait elle aussi s'accélérer avec le son. Il y a en effet un travail avec le son très important.

Le problème des enlèvements d'enfants à la clinique ?

On a fait signer à Maria la réception du corps mort de l'enfant. La vraie Maria a signé l'acte de décès et elle a passé presque un an dans une espèce d'autisme parce qu'elle n'avait pas vu le bébé. On lui avait dit que l'enfant était déformé, mais elle n'a pas vécu l'épisode du serpent, ça me servait à moi pour unir tous les rites. Elle avait essayé d'avorter. Elle voulait quand même le voir. Et quand elle l'a déterré,

elle a trouvé une brique à la place. Et là, elle est allée porter plainte et on l'a inculpée de trafic. Il y a au Guatemala une alerte, un signal que l'on doit allumer aussitôt qu'un enfant a disparu. En fait on demande ne pas trop l'allumer pour faire baisser l'indice d'enfants disparus. Puis on l'a relâchée. Quand je l'ai rencontrée, elle avait quelque chose de très beau, l'espoir qu'il n'avait pas été vendu pour le trafic d'organes, qu'il était vivant. Elle n'a pas voulu d'autre enfant et aujourd'hui elle vit seule. À un moment à l'hôpital tout le monde était complice, les médecins, les infirmières, les gardiens, les policiers. Il y a même le cas d'un avocat qui travaillait à l'UNESCO, et qui a été décoré parce qu'il facilitait les adoptions. Il a même fait sortir du pays des enfants, sans signer l'acte d'adoption, avec seulement un passeport touristique. Et il disait aux parents canadiens qu'une fois au Canada, le visa terminé, ils pourraient l'adopter car on ne pourrait pas expulser les enfants. Ce qui m'importait c'était plus l'histoire de Maria que les vols d'enfants.

Entretien réalisé par Alain Liatard au Festival Cinelatino de Toulouse, le 26 mars 2015. Publié en 2016.

LUN. 25 MARS – 18h30

IXCANUL
DE JAYRO BUSTAMENTE

RÉTROSPECTIVE

GUATEMALA, 2001, 2H04

Regards : Sonia Kerfa

Une femme pour le documentaire

Sonia Kerfa n'est pas une inconnue des Reflets ; en effet, en 2013, dans le cadre des Regards, à l'Instituto Cervantes, elle avait présenté *Desde mi balcón* un film de **Virginie Manuel** (avec **Mariona Omedes**) sur les transformations du Raval, ce vieux quartier de Barcelone et ses transformations vues à partir du balcon de la réalisatrice, ainsi que *Demolicio* de la même réalisatrice sur les modifications du même espace.

Elle revient aux Reflets pour présenter l'ouvrage *Le geste documentaire des réalisatrices Amérique latine-Espagne* ; celui-ci s'intéresse aux films documentaires, maintenus dans une double marginalité : celle du cinéma documentaire et celle due au statut des femmes. Nous avons choisi de lui poser quelques questions à propos de son parcours et de son intérêt pour ces sujets.

Quel a été ton parcours avant d'enseigner à l'Université des Alpes-Grenoble ?

J'ai été enseignante à l'Université Lumière Lyon 2, au département d'espagnol durant une petite quinzaine d'années. J'avais été auparavant dans le secondaire, dans l'enseignement public après avoir passé les concours qui m'ont menée d'abord en collège, puis au lycée général.

Comment en es-tu venue à t'intéresser au film documentaire ?

En raison de mon parcours social et culturel, j'ai toujours été attirée par les analyses des sociologues et des anthropologues qui se penchent sur les vies les moins exposées, les gens de peu. Mon histoire fait que je suis particulièrement sensible à l'injustice et aux questions de culture et de savoirs quand ils sont émancipateurs. La Guerre civile espagnole, ses photographies qui documentaient depuis le camp républicain le courage, l'utopie républicaine m'ont particulièrement impressionnée. Jusqu'à peu, il était plus facile d'avoir accès aux photographies de reportages de guerre qu'aux films. Les films documentaires de la Guerre civile, en particulier ceux des anarchistes ont aussi joué un rôle, même s'ils sont très marqués par la propagande. Enfin le cinéma des avant-gardes, en particulier français, qu'il soit

politique ou pas, m'a fait aimer le côté documentaire de la production au cinéma : les films des années 1920, 1930. Les films des années du Front Populaire en France aussi m'ont marquée, et c'est dans la salle de l'impasse Saint-Polycarpe que j'allais les voir. Le cinéma documentaire n'était peu vu ou évoqué dans les cours, à l'Université pendant mes études d'espagnol sauf *Terre sans Pain-Las Hurdes* de **Luis Buñuel**. Je savais que je voulais aller plus loin dans mes études et c'est grâce à une bibliothécaire qui animait les ateliers Découvertes de la Bibliothèque municipale de Lyon que j'ai découvert l'histoire du documentaire. Tous les samedis, elle proposait une histoire à partir d'extraits et j'ai pu découvrir **Flaherty**, **Henri Storck**, **Rogosin**, le cinéma canadien (Office National du Film), **Chris Marker** dont je ne connaissais que *La Jetée*, et à ce moment-là j'ai su que c'était un cinéma pour moi, qui pouvait combler mes désirs politiques et esthétiques. Puis, j'ai eu accès à la production des années de luttes (1960/1970) et j'ai vu les films de Mai 68 puis les films documentaires du Nuevo Cine Latinoamericano, dans des festivals. Au fur et à mesure de l'accumulation d'images, j'ai commencé à penser à une thèse, toujours avec ce désir de creuser les thèmes qui me sont chers comme l'injustice, les inégalités, le racisme etc. Les thèmes de toujours. J'ai fait des recherches en Espagne où j'allais

beaucoup et j'ai découvert un auteur expérimental qui travaillait sur la matière issue du réel. Mais mon directeur de thèse m'a conseillé d'ouvrir le corpus et d'étudier le documentaire espagnol qui ne soit pas le NO-DO (Noticieros y Documentales, la production officielle sous Franco), déjà très étudié. Je suis partie à la recherche de films, et je me suis lancée dans une thèse sur le cinéma documentaire en Espagne, pendant le franquisme. J'ai trouvé des films assez étonnants, avec leurs dossiers de censure très instructifs, évidemment. Depuis, les études et les thèses sur le cinéma documentaire en Espagne sont nombreuses, du moins relativement, s'agissant d'un genre mineur. En finissant ma thèse, j'ai senti que quelque chose du côté des femmes me manquait. Je commençais à aller au Festival de Films de Dones [Femmes] à Barcelone où il régnait une ambiance chaleureuse et exigeante intellectuellement. Les co-fondatrices avaient lutté contre le franquisme, et cela a forgé leur caractère et leur détermination à modifier le regard.

Pourquoi cet intérêt pour les documentaires de réalisatrices spécifiquement ?

Cet intérêt est arrivé à la fin de la thèse, quand je l'ai rendue. Cela a été comme un processus de maturation. Il fallait que je voie leur travail à elles. Leur présence était là mais dans les



coulisses. Je les sentais reléguer, et pourtant présentes, ce que constatent beaucoup de chercheuses quand elles écrivent : « *les femmes ont toujours été là* ».

Penses-tu qu'il y a une façon "féminine" de réaliser (penser, concevoir, tourner, monter) des documentaires ?

Pour pouvoir répondre, il faut définir ce qu'est être « féminine ». Or, ce n'est pas possible de donner une définition sans rappeler qu'il s'agit d'une construction sociale. « Féminine » renvoie à des critères imposés, à des normes qui ont d'ailleurs évolué au cours du temps et selon les espaces culturels. En revanche, les femmes font partie d'un groupe qui occupe une position subalterne dans la société patriarcale telle que nous la connaissons, sur l'ensemble de la planète. De ce point de vue, elles ont une expérience spécifique qui est celle liée à leur condition : moins de droits, moins de pouvoir économique, culturel, politique, plus de contraintes, davantage d'injonctions aussi. La charge mentale n'est pas une expression liée à une mode : c'est du concret et cela se mesure en temps consacré aux autres. Les femmes vivent comme une dichotomie : elles ont un corps mais ce sont les hommes qui le contrôlent (contraception, avortement) ou le violentent (agressions, viol). Le dire, le filmer, le mettre en scène apporte évidemment une spécificité. En ce sens, il y a une spécificité de l'expérience d'être une femme, avec les divers degrés d'exploitation que cela implique et que les études sur l'intersectionnalité (articulation des oppressions de genre, race et classe) ont analysés.

Les femmes auraient-elles donc des sujets de prédilection ?

J'ai un peu répondu à la question. Je ne dirai pas des sujets de prédilection tant ce sont des sujets ou des thèmes qui s'imposent à elles, qui ne sont pas pris en charge par la société et qui sont très loin d'être anodins : du viol au féminicide, ce sont des vies de femmes et de familles entières qui sont détruites. Je pense que les femmes réalisatrices aimeraient parler de sujets plus légers, et elles le font aussi, heureusement. Mais s'impose à elle une actualité et leurs films se font l'écho de thèmes tabous, tout simplement parce qu'ils dérangent l'ordre social, l'ordre patriarcal. De plus, elles sont les premières victimes de toutes les tensions de la société, de la crise économique aux conflits.

Je pense aux guerres civiles qui ont dévasté nombre de pays en Amérique latine qui ont laissé des traces profondes dans le corps et la mémoire des femmes et des petites filles, que l'on oublie souvent.

Quelles spécificités notes-tu pour les documentaires réalisés par des femmes espagnoles ou latino-américaines ?

Pour l'Amérique latine, je pense que les sociétés particulièrement violentes dans lesquelles elles vivent rendent encore plus dures leurs conditions de vie. Les écarts gigantesques qui caractérisent les sociétés du continent latino-américain, le néolibéralisme qui régit l'économie avec des traités de libre-échange qui déstabilisent des marchés déjà fragiles, la place prééminente qu'occupe le narcotrafic, la criminalisation des protestations, le meurtre des hommes et femmes engagés, et pour finir, le retour de forces réactionnaires, en Argentine, au Chili... Tout cela dessine un paysage désespérant. Pourtant, le continent a vu, en particulier dans les années précédant la pandémie, un renouveau des pratiques de lutte chez les femmes et les féministes, menées par de jeunes et très jeunes femmes, soutenues par les générations précédentes. Les mouvements ont été massifs, et ont duré sur le temps, en partant du Sud (Argentine et le mouvement Ni una menos) pour se reconfigurer dans d'autres pays, créant de façon transnationale un réseau de femmes, des militantes, des chercheuses. Les réalisatrices ont cette spécificité d'avoir donné une voix et un visage aux femmes qui luttent au quotidien et qui ont été les grandes absentes des écrans et de l'histoire. Les cinéastes ont ouvert le champ de la subjectivité aux femmes qui ont pu enfin parler d'elles et de ce qu'elles vivent, un vécu à la fois commun et singulier auquel elles apportent des solutions comme elles peuvent, sans renoncer. Le cinéma des femmes montre aussi ce refus de la victimisation. Il montre des femmes humbles aussi.

Quelle est la genèse du livre que tu vas présenter à l'Instituto Cervantes le lundi 25 mars ?

Ce livre est né d'un colloque qui me tenait vraiment à cœur. Il a eu lieu en octobre 2019 et s'intitulait « *Quand les femmes filment : le documentaire dans la péninsule ibérique et dans le continent latino-américain* ». Il s'est tenu sur deux campus, à Grenoble et à Lyon 2. Ce colloque, je tenais à le

faire avec un spécialiste des études cinématographiques en général et du documentaire en particulier. J'ai eu la chance que **Dario Marchiori**, avec qui j'avais déjà collaboré un peu, accepte, puis j'ai sollicité **Angélica Mateus Mora** parce que j'étais en train de lire son ouvrage sur le cinéma colombien alors que j'étais justement en Colombie en train de voir beaucoup de films documentaires au département de cinéma où j'enseignais et dans divers festivals. Néanmoins, je dois reconnaître que l'ouvrage d'**Elena Oroz** *Documental y feminismo* (coordonné avec **Sophie Mayer**, 2011) a été un déclencheur. Même s'il n'a pas été le premier (les chercheuses dans l'aire anglo-saxonne sont pionnières en études cinématographiques), il m'a semblé apporter une vision globale, transversale et aussi historique des questions que se sont posées les femmes quand elles ont commencé un geste documentaire.

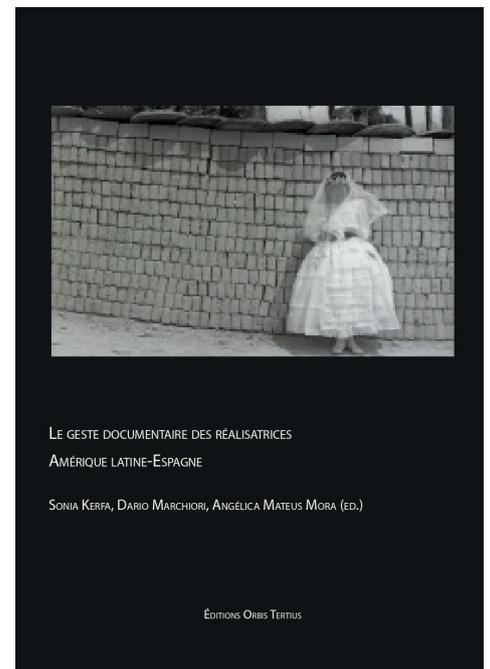
Propos recueillis par Pascale Amey le 6 mars 2024.

Conférence de Sonia Kerfa

Autour du livre *Le geste documentaire des réalisatrices Amérique latine-Espagne*

Le lundi 25 mars à 18h.

Instituto Cervantes
58 Montée de Choulans, 69005 Lyon



Par Pascale Amey

Memento Mori

Un chant à la vie mais
souviens-toi que tu
vas mourir !



Sachez-le, *Memento mori* est un film magique (normal, pensez-vous déjà, puisqu'il se passe au pays de **García Márquez** et du réalisme magique), un film grandiose par son esthétique, par la qualité du son, par les thèmes universels qu'il traite - la vie, la mort, la violence, le deuil et la nostalgie - et la grande qualité de sa réalisation.

Les premières images de *Memento Mori* donnent le ton : en plan large, le paysage et un arbre énorme - peut-être la Vie ? - et le silence ; puis d'un coup éclate une symphonie sonore tonitruante : le chant des oiseaux, le chant vital de l'existence. La caméra plonge alors vers la terre, se recentre sur de la terre qui bouge, une main émerge puis un homme, blessé, qui dans l'extraction de cette tombe improvisée découvre le visage d'une femme morte. Il va lentement jusqu'au bord du fleuve, le Magdalena - ou le Styx ? - et se nettoie un peu tandis que des milliers d'oiseaux tournoient et décrivent des figures hallucinantes dans le ciel. Fondu au noir, le titre apparaît : *Memento Mori* - Je me souviens que je vais mourir.

Ainsi fait-on la première rencontre avec le protagoniste principal : José María qui s'avère être *l'animerero* de Puerto Berrío, celui qui parle aux âmes et auquel les âmes s'adressent. Il leur permet de « passer », de quitter leur enveloppe charnelle ou ce qu'il en reste, pour se rendre dans l'au-delà, purgatoire puis paradis. Il est entre la vie et la mort. La seconde protagoniste est Naré, infirmière, épouse de Leto qui a disparu et dont elle attend le retour ou l'apparition du corps. Elle vit dans cette attente, dans cette incertitude, entre vie et mort. Chaque fois qu'un nouveau corps est apporté, elle est alertée par le médecin, autre personnage avec lequel les deux protagonistes principaux tissent des liens. Elle court alors examiner le corps ou les restes pour tenter d'y retrouver son époux, soulagée jusqu'à la prochaine arrivée macabre. Entre deux, elle marche, se promène, fume des cigarettes au bord de l'eau, sur le pont (d'où on apprend que les corps martyrisés sont jetés) et traîne sa mélancolie. Le médecin légiste, lui, de par son métier, a un rapport différent

avec la Mort mais ici, il est particulier avec les morts : il leur parle longuement, comme à de vieux amis, leur demande l'autorisation de les autopsier pour connaître la raison de leur mort comme si sa vie en dépendait. Enfin, l'avant-dernier personnage important du film : l'employé des pompes funèbres, qui conserve « religieusement » tous les objets trouvés avec ou sur les cadavres, dans l'espoir de permettre à leur famille de les identifier un jour. Car, pour tout dire, on se trouve dans le Magdalena Medio, là où les affrontements et la violence ont été les plus forts en Colombie pendant les 60 dernières années, et plus précisément à Puerto Berrío (voir l'article sur **Juan Manuel Echavarría**) où la population, voyant flotter ou s'échouer des corps suppliciés, a décidé de les « adopter », de leur donner une sépulture « chrétienne » - qui ne soit pas toujours la fosse commune - et, en échange, de leur demander des « faveurs » : il s'agit donc bien d'*almas milagrosas*, d'âmes miraculeuses et ce, depuis les années 80.

C'est ainsi que, pour en revenir au film qui nous intéresse, José María écrit « *elejido* » (avec un J) sur le *nicho* qui renferme un corps sans tête fraîchement extrait du fleuve. Il le choisit donc mais... bien vite, l'âme du défunt se rappelle à lui et lui réclame son crâne afin de pouvoir filer vers l'au-delà. C'est le moment également où Naré se confie à lui sur les apparitions auxquelles elle est sujette et qui la perturbent, les présences qu'elle sent. José María va ainsi entreprendre un long périple au plus profond du Mal, de la jungle, pour rencontrer celui qu'il tient pour responsable : *el Moro* - le Diable ? - un grand criminel qui vit dans une maison en ruines, où s'empilent des ossements humains. Mais *el Moro* est mort, a priori, comme en témoigne le mausolée

qui lui a été construit en ville. Dans son voyage, José María va traverser la forêt et retrouver un vieil ami perdu de vue depuis 30 ans, rencontrer des âmes figées dans les champs, les bosquets, se retrouver face à des hommes armés qui le conduiront à sa quête finale, la rencontre avec *el Moro* avec qui il passera un pacte.

Ainsi *Memento Mori* alterne-t-il toujours entre la vie et la mort, à la frontière si fragile qui sépare ces deux états. On ne sait finalement pas bien si José María est ressuscité ou s'il est mort... s'il voyage chez les vivants ou chez les morts. Mais peu importe, chaque spectateur pourra faire sa lecture et les liens entre les différents moments de ce très beau récit qui traite des conséquences de la violence, de l'impossibilité de faire son deuil sans corps, de la mélancolie qui envahit les survivants en l'absence de preuve tangible de mort des disparus, de la nécessité de connaître les faits passés pour construire l'avenir du pays, de la fragilité de l'existence et de la beauté de la vie.

À signaler pour les âmes sensibles : très peu de scènes violentes sont montrées. C'est surtout la ou les situations vécues par les personnages, par les Colombiens eux-mêmes, qui sont ou ont été violentes.

Memento Mori, un film essentiel, baroque et flamboyant, à ne pas manquer.

LUN. 25 MARS - 20h30

MEMENTO MORI
DE FERNANDO LÓPEZ CARDONA
INÉDIT

COLOMBIE, 2023, 1H50

EN PRÉSENCE
du réalisateur et du chef
opérateur **James Valderrama**



REQUIEM NN

Quand Juan Manuel Echavarría mêle Art et Mort

Memento Mori

Par Pascale Amey

Requiem ou messe de requiem : messe célébrée pour un défunt. **NN** : *nomen nescio*, locution latine signifiant « je ne connais pas le nom » et qui est utilisée pour désigner les corps non identifiés. En 2013, l'artiste et plasticien colombien **Juan Manuel Echavarría** présente son dernier travail : *Réquiem NN*. Il explique alors :

« Je poursuis mon travail d'investigation sur le thème de la violence dans mon pays, la Colombie, depuis quelques 17 ans. Je fais des recherches par le biais de la photographie, de l'Art et, en 2006, dans un journal colombien, j'ai lu que dans la commune de Puerto Berrío, une localité installée sur les rives du fleuve Magdalena, l'un de nos plus grands fleuves, il y avait des « tombes miraculeuses », celles des NN, des corps non identifiés, des corps de personnes assassinées, mutilées et jetées dans le fleuve. La lecture de cet article a immédiatement suscité un grand intérêt chez moi et, en novembre 2006, j'ai décidé de me rendre dans cette commune de Puerto Berrío. Et novembre est le mois des âmes.

Tous les soirs, dans ce cimetière, à minuit, un « *animero* », un homme, qui s'habille en noir, ouvre les portes du cimetière. Ce n'est pas un curé, ce n'est pas un prêtre, c'est un laïque, et cet homme, cet *animero*, à minuit, réunit la communauté et, ensemble, ils commencent à se promener dans le cimetière, à frapper les tombes des morts en demandant aux corps de laisser leurs âmes les rejoindre. Ainsi, cela m'a beaucoup intéressé, non seulement cette procession, mais aussi le fait qu'à Puerto Berrío il y avait beaucoup de NN enterrés. Et quand j'ai quitté Puerto Berrío après ce premier séjour, je savais que je devais y retourner. Et après mon deuxième séjour, j'ai su que je devais y revenir. Et après, revenir encore et encore et continuer, continuer ma recherche.

Dans cette ville de Puerto Berrío, ce que nous voyons, c'est l'adoption de ces corps non identifiés, l'adoption dans le sens où les gens se rendent sur les tombes de ces NN et leur demandent de l'aide, des « faveurs » : « NN, s'il te plaît, aide-moi pour l'éducation de ma fille ! En échange, je t'apporterai des fleurs, je viendrai sur ta tombe, je ferai poser une pierre tombale. Je pourrais aussi te baptiser. » C'est, pour moi, comme s'ils voulaient humaniser ces corps abandonnés par les assassins dont l'intention était de ne pas laisser de trace de leur crime. Et ainsi, à Puerto Berrío, il y a cet acte humaniste de collecte de corps ou de morceaux de corps pour leur donner une sépulture chrétienne.

Moi, ce qui m'intéresse, c'est de sortir des 4 murs de mon studio de Bogotá et rencontrer, écouter les histoires des personnes qui ont vécu, dans leur chair, la guerre en Colombie. Ce qui m'intéresse, c'est l'art, et c'est grâce à l'art, je pense, que j'ai voulu donner un point de vue aussi au documentaire. »

Traduction et adaptation libre de **Pascale Amey** / Extrait de la présentation pour *En foco*.

De ses différents séjours, entre 2006 et 2013, est née une œuvre duale, *Réquiem NN*, : une série de très belles photographies de tombes (« nichos ») souvent prises à diverses époques, et notamment montrées à Arles en 2017 dans le cadre des Rencontres internationales de la photographie, et un documentaire réalisé conjointement avec **Fernando Grisalez**, visible en intégralité sur le site de l'artiste :

<https://jmechavarría.com/es/work/requiem-nn/>



Un château en héritage

Justina et Alexia sa fille vivent dans une grande propriété perdue dans la campagne argentine. Justina est une ancienne domestique indigène qui a travaillé toute sa vie comme femme de ménage au service de l'ancienne propriétaire des lieux.

Celle-ci lui a légué cette demeure en ruine à condition de ne jamais quitter le lieu et ne jamais la vendre. Le film, conçu entre documentaire et fiction, narre la vie de ces deux femmes dont l'une, Justina, tente coûte que coûte d'honorer la promesse faite à la défunte, alors que l'autre, sa fille, Alexia, projette de partir à Buenos Aires pour travailler comme mécanicienne automobile.

Le cinéaste argentin **Martín Benchimol**, dont *El Castillo* est le premier long-métrage réalisé en solo, a conçu ce film à partir de sa rencontre avec les deux protagonistes. Car l'histoire de Justina et Alexia est une histoire vraie et, ce que nous montre **Martín Benchimol**, est la vie intime de ces deux femmes dans ce cadre majestueux. Pendant 7 ans, il a appris à les connaître et les filmer pour recueillir le matériel nécessaire et construire ensuite son film comme une fiction classique.

Le film est un magnifique portrait de

deux femmes dans le cadre de cette maison qui les écrase, servi par une caméra souvent en plan fixe. Ce décor symbolise le poids de l'héritage historique d'une classe sociale privilégiée. Même propriétaire, Justina est renvoyée à sa classe et n'est perçue que comme locataire de ce bien, voire à nouveau domestique, notamment lors des séjours impromptus de la famille de l'ancienne maîtresse de maison.

Il en résulte un film nourri d'une belle humanité autour d'une situation inédite filmée avec un grand soin et bienveillance. Sûrement dû au contexte du tournage, on ressent l'attachement du cinéaste à ses sujets dont il décrit avec tendresse la relation complice. On peut cependant regretter un manque de perspectives dans ce qu'il pouvait effectivement questionner de la réalité sociale argentine contemporaine. Il montre cependant l'évolution lente des deux femmes, Justina se libérant d'une certaine aliénation et retrouvant enfin sa liberté et sa fille Alexia construisant

peu à peu son projet d'avenir.

Martín Benchimol nous offre ici un film magnifique servi par **Justina Olivo** et **Alexia Olivo**, toutes deux époustouflantes de naturel.

MAR. 26 MARS – 16h15

EL CASTILLO
DE MARTÍN BENCHIMOL

INÉDIT

ARGENTINE, 2023, 1H18

Duel à l'Université



« *Puán*, c'est un nom devenu familier en Argentine... C'est une station de métro mais c'est aussi une rue dans laquelle se trouve la Faculté de Lettres et de Philosophie de l'Université de Buenos Aires. Dans ce bâtiment (une ancienne usine de cigarettes), se croisent une multitude d'étudiants de tout âge et de tout horizon, et une armée de professeurs qui parviennent à peine à gagner leur vie et passent pourtant d'innombrables heures à discuter de métaphysique. *Puán* a quelque chose d'unique qui la distingue des autres facultés. » (Extrait du dossier de presse du film.)

C'est donc cette faculté qui sert de décor au film *Puán* (*El Profesor*) réalisé par **María Alché** et **Benjamín Naishtat**.

« En pleine pandémie et confinement, l'écriture de *Puán* était une façon de retrouver le désir d'habiter les lieux, une nostalgie. Et au fil des différentes réécritures, il est devenu une sorte de personnage, avec ses particularités. Plus tard, lorsque nous avons décidé de l'appeler *Puán*, c'est devenu plus clair », admet **María Alché** à propos du film. « Même si, au moment où nous écrivions, nous savions que la menace contre l'éducation publique était cycliquement latente dans notre histoire, nous n'imaginions pas arriver à la Première avec cette sensation d'un récit du présent. Mais c'est comme ça, l'éducation publique dans notre pays - de temps en temps - doit être défendue. » insiste la cinéaste à San Sebastián lors de la remise du Prix d'Interprétation Masculine à **Marcelo Subiotto**, quelques mois avant l'élection de **Javier Milei** à la présidence de la République Argentine.

À une question d'**Alfonso Riva** de *Cineuropa*, Benjamin Naishtat répond : « Ce serait discutable de répéter toujours la même chose, et extrêmement ennuyeux, d'abord pour les pauvres spectateurs, puis pour soi-même. Les changements de vie apportent aussi leurs nuances et leurs intérêts, mais j'ai toujours été un spectateur de comédie, j'aime ce genre et j'aime faire ce que j'aime voir. C'était donc un défi de filmer une comédie et cela s'est fait naturellement avec *María* : c'était un bon genre pour aborder des thèmes profonds et sérieux comme la mort, la transmission, la philosophie, la crise de l'État... Tout cela a été plus doux avec une légèreté comique. »

Comédie ou drame, il est en effet difficile de classer ce film dans une catégorie : il est à la fois léger et comique, il manie l'émotion la tendresse et l'humour dans des duels philosophiques que l'on pourrait trouver ridicules s'ils ne se passaient pas dans cette faculté argentine privée de moyens et dont les professeurs à l'image de Marcelo qui court d'un travail à l'autre, toujours avec son sac à dos chargé de livres et de notes, doivent donner des cours particuliers pour joindre les deux bouts. La comédie devient sérieuse quand, en sourdine, survient le débat sur l'éducation – dernière campagne présidentielle de **Javier Milei** et menaces sur l'éducation obligent – avec cette scène où, alors que Marcelo disserte sur *Le discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité entre les hommes* de **JJ. Rousseau**, un étudiant appelle l'amphithéâtre à descendre dans la rue et à passer à l'action. L'intervention de cet étudiant va soudain perturber la routine de cet homme intelligent, qui va s'interroger sur sa vie personnelle, professionnelle et sociale. Le film n'épargne pas d'autre part les conflits internes peu reluisants du monde universitaire. Le scénario s'inspire d'un roman de **Sergio Olguín Filo**, publié en 2003, dont le décor est presque exclusivement la Faculté de Philosophie et de Lettres... et ses bars voisins.

Quels sont les protagonistes de ce film ?

La co-réalisatrice **María Alché** est une réalisatrice, scénariste et actrice argentine (*La niña santa*). Après avoir étudié la philosophie à l'Université de Buenos Aires, elle se tourne vers le cinéma. Après un début de carrière comme actrice, notamment avec **Lucrecia Martel**, elle écrit et réalise en 2018 le long métrage *Familia Sumergida*, avec **Mercedes Morán**, qui remporte le Prix du

Meilleur Film à Horizontes Latinos au Festival de San Sebastián.

Benjamín Naishtat lui, a étudié le cinéma à l'Universidad del Cine de Buenos Aires. Il a écrit et réalisé *Rojo* en 2018, sélectionné en Compétition Officielle au Festival de San Sebastián, récompensé par la Concha de Plata de la Meilleure Réalisation, de la Meilleure Photographie et du Meilleur Acteur pour **Dario Grandinetti**.

Une actrice : **Julieta Zylberberg** (*La niña santa*, *Géminis*, *La mirada invisible*, *Les nouveaux sauvages*...)

Deux acteurs : **Marcelo Subiotto** (*Mientras Tanto*, *Sublime*...) qui interprète Marcelo Pena, le rôle principal et **Leonardo Sbaraglia** (*Plata quemada*, *Intacto*, *Salvador*, *Les nouveaux sauvages*, *Al final del tunnel*, *Douleur et gloire*...) qui campe l'opportuniste Rafael Sujarchuk.

Une directrice de la photo, la française **Hélène Louvart** qui a travaillé avec **Agnes Varda**, **Sandrine Veysset**, **Jaime Rosales**, **Karim Aïnouz** entre autres.

Après le Prix d'Interprétation Masculine de **Marcelo Subiotto** au festival de San Sebastián en 2023, *Puán* a été nommé dans la catégorie Meilleur Film ibéro-américain à la 38^e édition des Goyas.

MAR. 26 MARS – 20h30

EL PROFESOR
DE MARÍA ALCHÉ,
BENJAMÍN NAISHTAT

AVANT-PREMIÈRE

ARGENTINE, 2024, 1H49

L'Argentine au temps du Libertarianisme de Milei

Une analyse de Martin Burgos

L'Argentine connaît depuis une décennie d'importantes difficultés économiques : stagnation économique, augmentation du chômage et de la pauvreté, et inflation qui a atteint plus de 200 % en 2023. Cette tendance n'a pas fléchi malgré l'alternance entre les péronistes de centre-gauche et l'alliance centre-droite « Cambiemos » qui a gouverné entre 2015 et 2019. Cette frustration économique et politique a laissé place à une surprise électorale avec la victoire de **Javier Milei** aux élections de 2023, élu président sans structure de parti politique, sans publicité et en s'impliquant en politique il y a moins de 3 ans.

Même si on peut le ranger au côté de **Bolsonaro** ou de **Trump** comme faisant partie de la vague « *Alternative Right* », son discours est radicalement différent puisque cet économiste de 53 ans se revendique comme un anarcho-capitaliste, un courant économique minoritaire influencé par l'école autrichienne de **Carl Menger** et **Friedrich Hayek**. Son idée libertaire est assez simple : l'État exploite le secteur privé à travers les impôts, et les citoyens devraient payer pour les services qu'ils utilisent et non pour ceux qu'ils n'utilisent pas. C'est ainsi qu'il pense que chacun doit payer ce qu'il consomme, y compris les services publics. Pour un pays comme l'Argentine, où l'éducation et la santé publique gratuite sont des fondements politiques que revendiquent plusieurs partis traditionnels, l'appui électoral à ce discours anti-étatique est une nouveauté. **Milei** va encore plus loin : il conteste l'existence des biens publics et des externalités, rejette l'idée d'environnement, absolument tout peut se résoudre au travers du système de marché. Cet ultra-libéral propose un État minimal similaire à celui du XIX^e siècle... mais pour le XXI^e siècle, ce qui paraît convenir à de nombreux dirigeants du capitalisme digital.

En effet, le soutien explicite d'**Elon Musk** et de plusieurs milliardaires impliqués dans le capitalisme de plateforme nous laisse penser que

Milei offre un discours parfait pour le moment actuel : liberté totale du commerce, dérégulation et remplacement des anciennes structures par le nouveau capitalisme numérique, auto-exploitation des travailleurs derrière le masque de « l'entrepreneuriat » et acceptation consciente de la réduction des dépenses publiques en vertu de la « liberté économique » et contre la « caste » des bureaucrates qui occupent des postes dans l'État sans rien faire de productif.

Ce programme économique est défendu par des jeunes (masculins) de la classe moyenne, qui maudissent le retour du féminisme, qui ont subi le confinement de la pandémie, qui se sentent sans avenir en Argentine après 10 ans de décadence et d'insécurité générées par l'inflation.

Après 3 mois de gouvernement, au cours desquels toutes les variables économiques se sont détériorées et où le conflit politique entre **Milei** et l'opposition est acharné, l'Argentine ne semble pas trouver sa voie. Le gouvernement continue obstinément son programme loufoque sans précédent au niveau mondial. Il insulte l'opposition sur X (ex-Twitter), la qualifiant de caste ou générant des « mèmes » insultants envers certains de ses membres. La violence sexiste est devenue monnaie courante, la dernière victime en date étant la chanteuse et actrice **Lali Espósito**, suite à la suppression des concerts gratuits donnés pendant l'été et que le président a critiquée parce qu'il s'agissait d'un gaspillage des revenus publics. Cette violence se manifeste par de fortes réductions des postes budgétaires alloués à la culture, à la science et à l'art, les aides publiques au cinéma argentin étant l'une de ses victimes préférées. Le porte-parole présidentiel a annoncé la fermeture de l'agence d'information Telam (équivalent de l'AFP) en arguant que Twitter (le réseau social d'**Elon Musk**) pourrait la remplacer sans frais.

Nul ne doute que cette violence, pour l'instant verbale et économique, puisse rapidement passer à une échelle

El profesor

institutionnelle, puisque comme on le sait depuis la dernière dictature militaire (1976/83), la liberté économique s'accompagne de répression politique. Sans aller plus loin, en 2022 un groupe d'extrême droite a voulu assassiner la leader péroniste **Cristina Kirchner**, alors vice-présidente de la Nation, et par un coup du sort l'arme à feu n'a pas fonctionné. Dans un pays qui a vécu plusieurs massacres perpétrés par l'État, l'exacerbation des clivages politiques de la part du gouvernement dans un contexte de crispations sociales et les perspectives d'échec de la politique économique pourraient déclencher une situation qui mette au bord du précipice la paix sociale qui, malgré tout, règne en Argentine depuis 2001.

Martin Burgos – Buenos Aires, le 6 mars 2024, pour Salsa Picante.

Martin Burgos est économiste, diplômé de l'Université de Buenos Aires ; il a obtenu un Master à l'EHESP Paris ; il est docteur en développement économique de l'Université Nationale de Quilmes. Chercheur et professeur à la FLACSO (Facultad Latinoamericana de Ciencias Sociales), il est l'auteur de plusieurs articles et livres sur l'économie argentine. Il a été chef de cabinet du Secrétaire de Politique économique du ministère de l'Économie entre 2019 et 2021. Depuis, il est chercheur à la FLACSO.

Petit rappel : en 2002 déjà, il avait décrypté la crise économique de l'Argentine (conséquences du « *corralito* ») dans un long article très éclairant pour *Salsa Picante*.

En 2004, il apparaît aussi dans le film *Présents croisés des enfants de l'exil* de **Liliam Pezzani** et **Sebastián Pérez Pezzani** (oui ! oui ! le Caméléon !), présenté dans le cadre des Regards à l'Instituto Cervantes, à l'occasion des 20 ans des Reflets.

Enfin, il a publié l'an dernier un livre de réflexions et souvenirs, *L'Art de l'exil*, où il retrace sa vie d'enfant de parents exilés politiques, très militants, à Lyon puis en région parisienne, le retour et la nouvelle rencontre avec son pays natal en 1998, les liens avec la France, les amis d'ici et l'attachement à l'Argentine, à sa culture et à ses luttes.

Minutos Picantes : Rosa dos Ventos



Minutos Picantes
ROSA DOS VENTOS
Musique argentine

Par Claire Wilhelm

Un voyage musical à travers l'Argentine

Pour la clôture des Reflets, le duo **Rosa dos Ventos**, composé de **Quentin Nedelcu** et **Rémi Cortial**, introduira le film argentin de **María Alché** et **Benjamin Maishtat**, **El profesor**. Quentin nous en dit plus :

Quand et comment la musique est-elle entrée dans ta vie ?

Quand j'étais petit, ma mère jouait beaucoup de piano et chantait à un niveau semi-professionnel, et mon père jouait un peu de violon. Ils avaient aussi quelques amis qui jouaient de la guitare, et notamment le père d'un ami, catalan, qui m'a fait découvrir la musique de **Paco Ibañez** très jeune (et son fameux morceau « *A galopar* »). Un des tournants décisifs a été l'écoute à 8 ans du guitariste flamenco **Jean-Philippe Bruttmann**, qui m'a donné l'envie et le rêve de devenir guitariste de flamenco.

Je joue depuis cet âge-là, et professionnellement depuis que j'ai 20 ans, âge auquel j'ai mis de côté mes études pour me consacrer à l'apprentissage de la guitare flamenco, puis des musiques du monde.

D'où est venue l'envie de jouer ensemble ?

Avec **Rémi**, on se connaissait surtout de nom depuis longtemps, malgré quelques rencontres. Puis, pendant le Covid, alors que je rentrais à peine du Brésil et d'un semestre à la Casa do Choro (école de musique autour du choro à Rio), **Rémi**, qui avait laissé de côté un de ses gros projets de tango, m'a proposé de monter un répertoire. Petit à petit, on a travaillé autour du projet **Rosa dos Ventos** et ce tour du monde en guitares. De mon côté, j'ai toujours admiré les talents de guitariste de **Rémi** et eu l'envie de jouer avec lui. Et lui, lorsqu'il a appris qu'en plus du flamenco, je commençais à étudier sérieusement la musique brésilienne, cela lui a donné envie de me proposer ce projet et de me faire découvrir les nombreux styles musicaux qu'il avait étudiés (musique argentine, vénézuélienne, grecque, des Balkans, du Maghreb, orientale, jazz,

jazz manouche, guitare classique, entre autres).

Quel est votre répertoire ?

C'est un tour du monde en guitares : du tango, des milongas ou chacareras d'Argentine, aux choro, frevo, sambas ou encore valse du Brésil, en passant par la guitare classique et ses influences autant européennes que latino-américaines. C'est aussi le flamenco, le rébétiko, la musique bulgare, la musique orientale et même la musique traditionnelle russe. Le tout ponctué de pointes de jazz.

Notre idée est de se servir de nos guitares comme tapis volants pour transporter nos auditeurs dans notre univers musical. En quelques notes, on arrive au Brésil, en Argentine, au Venezuela, au Paraguay, en Espagne, en Grèce, en Russie, en Égypte ou encore en France, de retour à la terre ferme.

Sur scène, on veut faire découvrir une diversité de guitares et traditions : un bandolim et une guitare 7 cordes du Brésil, un oud du Maghreb, un bouzouki de Grèce, un *guitarrón* d'Argentine, ou encore une guitare classique et une guitare flamenco d'Espagne, pour capturer le regard et l'imaginaire des spectateurs.

Que représentent ces musiques pour toi ?

C'est une des parts les plus belles de l'humain : la puissance du métissage et de l'ouverture à l'autre !

Quel répertoire pour la clôture ?

Nous allons nous concentrer sur la musique argentine et ses richesses. Nous jouerons donc un tango du grand compositeur et guitariste **Roberto Grela**, « *A San Telmo* », une milonga



de **Jorge Cardoso**, le « *Bolero negro* » du guitariste **Yamandu Costa**, et enfin une composition de **Rémi**, intitulée « *Chacarera milonguera* ».

Vos prochaines dates ?

Nous avons de beaux concerts à venir : le **5 avril** à la médiathèque de **Tarentaize**, le **7 avril** à **Saint Paul en Cornillon**, le **3 mai** à la **MJC de Rive de Giers**, le **8 juin** au kiosque de l'auditorium de **Villefranche-sur-Saône**, le **15 juin** à l'église de **Pélussin**, le **12 juillet** à **Bourg-en-Bresse**, le **6 août** à **Rocles**, le **21 et 22 septembre** à la **Closerie vers Auxerre** et le **19 novembre** à la maison des étudiants de **Saint-Étienne**.

Tes envies et projets ?

Je continue à jouer mon projet solo **Caminante** de temps en temps et je compte monter un trio autour du jazz brésilien avec le contrebassiste **Rui Barossi** et l'accordéoniste **Richard Posselt**.

Dans quelles autres formations êtes-vous ?

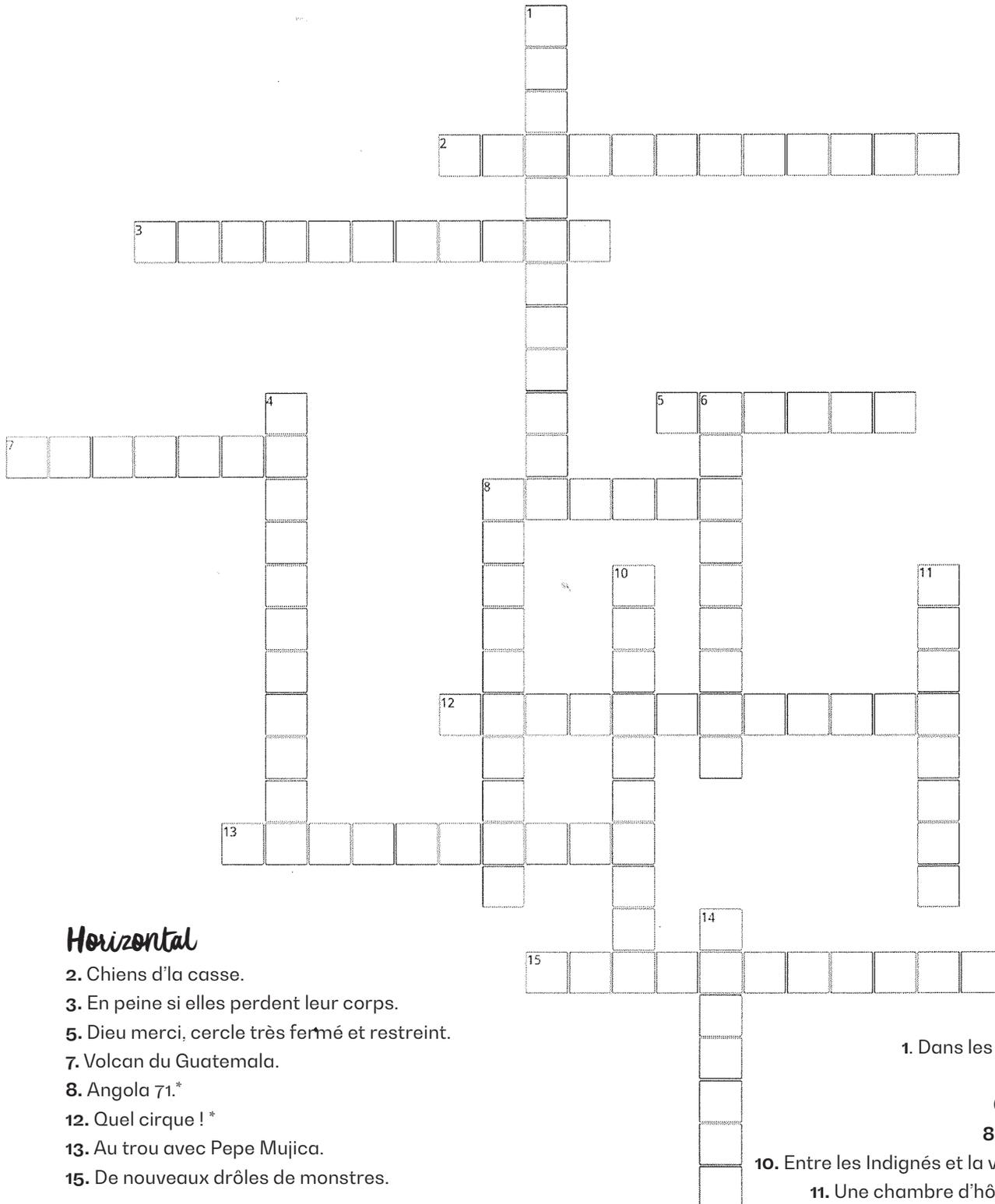
Je joue dans le projet **Deixa Gingar**, formidable quintet de musique brésilienne, le conte flamenco **Paco y la Luna**, et les projets **Sueños** et **Olé y Olé** de la danseuse **Juliana Ymira**.

Rémi lui joue dans le trio **Oxala**, le Duo **Lina**, ou encore le duo **La Vuelta**.

Un dernier mot ?

On vous attend nombreux, car on vous promet un beau moment et voyage musical ! Une belle mise en bouche avant un beau film !

Attention, lorsque l'indice comporte un astérisque, la réponse est écourtée ! À vos stylos !



Horizontal

- 2. Chiens d'la casse.
- 3. En peine si elles perdent leur corps.
- 5. Dieu merci, cercle très fermé et restreint.
- 7. Volcan du Guatemala.
- 8. Angola 71.*
- 12. Quel cirque ! *
- 13. Au trou avec Pepe Mujica.
- 15. De nouveaux drôles de monstres.

Vertical

- 1. Dans les marais du Guadalquivir.
- 4. La chair est faible.*
- 6. À Recife, on se méfie !
- 8. Héros du 25 avril 1974.*
- 10. Entre les Indignés et la visite du Pape à Madrid.*
- 11. Une chambre d'hôtel et ses clients, à Cali.*
- 14. Ils ont tant travaillé.

Réponses
HORIZONTAL : 2. Los bastardos / 3. Tantos almas / 5. El club / 7. Ixcanul / 8. Cartas (da guerra) / 12. Balada triste (de Trompeta) / 13. Companeros / 15. Les nouveaux (sauvages)
VERTICAL : 1. La isla minima / 4. El evangelio (de la carne) / 6. Les bruits (de Recife) / 8. Capitaines (d'avril) / 10. Que Dios nos (perdone) / 11. Interior / 14. Workers

Pendant les Reflets

Les rencontres

MARDI 26 MARS – 20H : ¿ QUE TAL ?

Informales y gratuitos, estos intercambios permiten mejorar su francés. Pour parler en espagnol (castillan) et découvrir les cultures hispanophones.

KoToPo - Mille et une langues - 14, rue René Leynaud, Lyon 1

Et bien sûr, aux Reflets...

De la musique

MARDI 26 MARS – 20H30 : MINUTOS PICANTES DE ROSA DOS VENTOS & PROJECTION DE EL PROFESOR

Quentin Nedelcu et **Rémi Cortial** vous invitent à un grand voyage sonore : leurs guitares se changent en tapis volants pour emporter le spectateur en Amérique du Sud, et cette fois, plus précisément, en Argentine. Au menu du soir : tango, milonga, boléro et chacarera !

Cinéma Le Zola - 117 crs Emile Zola, Villeurbanne

Des rencontres

LUNDI 25 MARS – 18H : CONFÉRENCE LE GESTE DOCUMENTAIRE DES RÉALISATRICES D'AMÉRIQUE LATINE-ESPAGNE

Cet ouvrage s'intéresse aux films documentaires, maintenus dans une double marginalité : celle du cinéma documentaire et celle liée au statut des femmes. Les textes choisis visent à mettre en avant une culture visuelle partagée, mais aussi les spécificités afférentes à chaque pays ou à chaque continent. Ils invitent à réfléchir aux films documentaires comme à des opérations d'intelligibilité du monde. Présentation par **Sonia Kerfa**, illustrée par des extraits de films et des photogrammes.

Instituto Cervantes - 58 montée de Choulans, Lyon 5

Des expositions

DU 1ER AU 27 MARS : BRASIL, MEU CORAÇÃO, EXPOSITION DE PHOTOGRAPHIES PAR ELISE QUILICHINI

Passionnée par le Brésil, sa musique et sa culture, c'est à Rio de Janeiro, Piabetá et Paraty qu'**Elise** a su capter des moments intenses où danseurs et musiciens ne vivent que pour une seule chose : le Carnaval.

Du lundi au vendredi de 9h à 17h et le jeudi de 9h à 19h

Mairie de Villeurbanne - 2ème étage - Place du docteur Lazare Goujon, Villeurbanne

DU 1ER AU 27 MARS : MOSAÏQUE EQUATORIENNE D'ALAIN MOYRET

De ses voyages en Amérique et dans le monde, **Alain Moyret**, photographe professionnel, a rapporté de nombreux clichés ; pour les 40 ans des Reflets, il invite à un voyage en Equateur.

Du lundi au vendredi de 9h à 17h et le jeudi de 9h à 19h

Mairie de Villeurbanne - 2ème étage - Place du docteur Lazare Goujon, Villeurbanne

DU 11 AU 29 MARS : AFFICHES – SOUVENIRS DES REFLETS

Les affiches des éditions passées des Reflets s'invitent sur les murs de l'Espace Info de Villeurbanne, l'occasion d'un voyage dans le temps et les esthétiques qui ont marqué les aficionados de ce grand rendez-vous cinématographique, présent à Villeurbanne depuis 1983.

Du lundi au vendredi, aux horaires d'ouverture

Espace Info - 3 avenue Aristide-Briand, Villeurbanne

DU 4 MARS AU 4 AVRIL : BUENOS AIRES DE FILS EN AIGUILLES

Rosario Arcos Gomez a pour habitude de marcher inlassablement dans les rues de Buenos Aires. Là, sa rétine s'imprime et elle photographie et brode, selon l'inspiration, au gré de ses promenades.

Du lundi au vendredi, aux horaires d'ouverture

KoToPo - Mille et une langues - 14, rue René Leynaud, Lyon 1

DU 7 MARS AU 4 AVRIL : PRINTEMPS CHILIEN – RÉVOLTES SOCIALES ET FÉMINISTES DE 2019 DE SABINE GREPPO

La photographe **Sabine Greppo**, dont le livre *Primavera chilena* a été publié en 2021, expose ses clichés des événements qui ont bouleversé le Chili à partir du 7 octobre 2019

Bibliothèque municipale du Bachut - 2 place du 11 novembre 1918, Lyon 8

Après les Reflets

Les concerts

DU 26 AU 30 MARS : FESTIVAL RECIF

14 concerts, répartis dans 3 lieux, dont :

- Une soirée Nouvelle Vague cubaine, avec **Harold Lopez-Nussa** puis **Célia Kameni & Mark Priore**
Chapelle de La Trinité - 31 rue de la Bourse, Lyon 2

- Une soirée sono mondiale, avec **BCUC** (mélange afro-psychédélique de *free jazz* spirituel et de funk endiablé) et **Pambelé** (musique afro-colombienne psychédélique)

Marché Gare - Place Hubert Mounier, Lyon 2

JEUDI 28 MARS – 18H : RODA DES PENT'A GÔNES

Les musicien.ne.s des groupes emblématiques brésiliens lyonnais tels que **Cores Vivas**, **Moxobe**, **Monoloco System**, **Duo Brésil** ou encore **Doce de Coco**, vous offrent un moment de partage chaleureux aux rythmes et mélodies carioca : **Cesar & Tiago Allan**, **Marco Dias**, **Bruno Bassan**, entre autres, accompagnés de leurs invité.e.s !

La Fabuleuse Cantine - 107 rue de Marseille, Lyon 7

VENDREDI 29 MARS – 20H30 : DOWDELIN & JOÃO SELVA

À l'occasion des 20 ans du label Underdogs, **Dowdelin** viendra partager sa langue créole, son *beat* caribéen, ses énergies urbaines et ses sons électro sensuels, avant que le carioca **João Selva** ne livre sur scène son nouvel album de pop tropicale explorant les sonorités musicales lusophones et caribéennes, entre samba, soul, jazz et funk.

Le Fil - 20 boulevard Thiers, Saint-Étienne

VENDREDI 29 MARS – 20H : LULA PENA

Dans le cadre des *Chemins des songwriters* et invitée par **Piers Faccini**, **Lula Pena** revient avec une chanson vagabonde. Entre fado, folk et blues.

Opéra Underground - Place de la Comédie, Lyon 1

SAMEDI 30 MARS – 20H30 : SONIDO DEL MONTE & LOS COCOS

Pour retrouver la cumbia tropicale de **Sonido del Monte** (cumbia des sixties, avec des compositions de **Lucho Bermudez** et **Cyril Diaz** ou des adaptations libres des répertoires colombien, afro-cubains ou antillais) et la musique latino de **Los Cocos** (salsa, boléros, cumbias et calypso).

Toï Toï le Zinc - 17-19 Rue Marcel Dutartre, Villeurbanne

SAMEDI 30 MARS – 21H : FORRÓFA

Un voyage au cœur des musiques du Forró du Nordeste brésilien (*xote*, *baião*, *xaxado*, etc.) et de ses fêtes populaires (*côco*, *ciranda*...), pour aller à la rencontre des grands compositeurs brésiliens : **Dominguinhos**, **Caetano Veloso**, **Chico César**, **Jackson do Pandeiro**, **Luiz Paixão**, et plus encore !

Taille-Crayon - 23 rue Flachet, Villeurbanne

SAMEDI 6 AVRIL – 20H : YAMANDU COSTA & ANTONIO ZAMBUJO

Le brésilien virtuose de la guitare 7 cordes, **Yamandu Costa**, accompagne **Antônio Zambujo**, le célèbre chanteur portugais au fado dérivant aux confins du jazz et de la bossa nova...

Opéra de Lyon - Place de la Comédie, Lyon 1

SAMEDI 6 AVRIL – 20H30 : CRIOLLANDO

Dans le cadre du festival *Circulez, y'a tout à voir*, **Criollando** propose de la musique argentine inattendue. À savourer sans modération !

Salle de l'Odysée - Le bourg, Grandris

SAMEDI 6 AVRIL – 20H30 : BARRIO COMBO

Depuis 2003, le groupe ne se lasse pas de revisiter les grands standards traditionnels latino-américains : de la rumba, à la cumbia, en passant par le boléro.

La Fourmilière - 15 Rue Salomon Reinach, Lyon 7

SAMEDI 6 AVRIL – 20H30 : AMÉLIA DO FORRO

Précédé d'une initiation à la danse, proposée par **Julie Kiss**, **Amélia** nous emportera dans les contrées « nordestines » brésiliennes !

Vacarme Exquis - 811 allée André Revol, Bourg-lès-Valence

DIMANCHE 7 AVRIL – 17H : DUO TURICA DONCEL

L'association **Franciamanta** présente, dans le cadre de leur tournée européenne, le merveilleux duo **Turica Doncel**, qui interprète toutes les formes du folklore argentin, de la zamba à la chacarera en passant par la vidala, le bailecito et la cueca. Et ils composent. Une musique intime et actuelle, solidement ancrée dans la tradition musicale argentine.

Salle Polyvalente - 66 rue Oreste Zenezini, Chassieu

DU 8 AU 13 AVRIL : TANGO CELEBRACION

Cycle de concerts (avec **Victor Villena** & le **Septeto Nocturno** lundi à 20h, et **Le Quinteto La Bordona** mardi à 20h), conférence (« *L'histoire illustrée de l'âge d'or du tango* », par **Esteban Moreno** samedi à 11h30), et spectacle de danse (avec la **Compañía de tango Delotrolado Patagonia**, vendredi à 20h et samedi à 18h30). En partenariat avec **Tango de Soie**, pour fêter ses 30 ans, et la compagnie **Unión Tanguera**.

Opéra Underground - Place de la Comédie, Lyon 1

VENDREDI 26 AVRIL – 20H : LA YEGROS, PAMBELE & LUIZA

D'un mélange de musiques traditionnelles et de grooves urbains, composé par la franco-brésilienne **Luiza**, en passant par la cumbia psychédélique endiablée aux influences afro-caribéennes du groupe **Pambelé**, atterrissez dans le nouvel album *Haz* de celle qui s'est révélée comme « la reine de la *nu cumbia* » avec son premier album *Viene de mi* en 2013, **La Yegros**.

Le Transbordeur - 3 bd de Stalingrad, Villeurbanne

VENDREDI 26 AVRIL – 20H : TABLAO DE TANGO, LE BLUES DU PORT DE RIO DE LA PLATA

El Chino Laborde et **Sandra Rumolino** au chant, **Franco Luciani** à l'harmonica et **Rudi Flores** à la guitare se réunissent pour une immersion dans l'*underground* du tango, ce blues portuaire qui s'improvisait librement dans les bistrotts des bas-fonds de Buenos Aires.

Musée des Confluences - 86 quai Perrache, Lyon 2

Les spectacles

DU 2 AU 5 AVRIL : JUNGLE

Un voyage insolite, un peu fou, en dehors de la civilisation... à la rencontre de la forêt amazonienne, à la recherche de l'Araucana, cette poule connue pour pondre des œufs bleus !

Théâtre de l'Elysée - 14 rue Basse-Combalot, Lyon 7

DIMANCHE 7 AVRIL – 11H : QUETZALI, LE CHANT DU ROSSIGNOL

Un spectacle de contes de et avec **Mercedes Alfonso** et **Lucas Villon** : librement inspiré du conte cubain « *Les deux Rossignols* » de **José Marti** et du conte d'**Andersen** « *Le Rossignol et l'Empereur* »

À partir de 5 ans

Le Briscope (salle Nicolas Bouvier) - Parc de l'Hôtel de Ville, 5 rue Mère Elise Rivet, Brignais

Les expositions

En passant par Paris...'

DU 3 AVRIL AU 8 SEPTEMBRE : DES DONS ET DES DIEUX AU TEMPLE MAYOR

Le 21 février 1978, les sous-sols de la ville de Mexico livrent l'un des secrets les plus exceptionnels de la Mésoamérique : les vestiges de l'ancienne cité de Tenochtitlan, capitale de la civilisation mexicaine longtemps nommée à tort aztèque et de son enceinte sacrée, le Templo Mayor. Exposition unique, pour la première fois en Europe.

Musée du quai Branly - Jacques Chirac - 37 Quai Branly, Paris 7^e

DU 04 JUIN AU 13 OCTOBRE : TAINOS ET KALINAGOS DES ANTILLES

Cette exposition rend hommage à l'exposition présentée il y a trente ans au Petit Palais à l'initiative de Jacques Chirac et considérée comme un prélude à la naissance du musée du quai Branly-Jacques Chirac.

Musée du quai Branly - Jacques Chirac - 37 Quai Branly, Paris 7^e

DU 18 AU 22 SEPTEMBRE : SALON MIRA – FOIRE D'ART CONTEMPORAIN LATINO-AMÉRICAIN

La Maison de l'Amérique latine, dans le 7^e arrondissement de Paris, accueillera la première édition de cette foire d'art contemporain. « *MIRA veut dire « regarde » en espagnol. C'est une façon d'inviter à regarder ce qui se passe ailleurs dans le monde* », confie **Manuela Rayo**, directrice de la Foire et originaire de Colombie.

Maison de l'Amérique latine - 217 boulevard Saint Germain, Paris 7^e

DU 18 SEPTEMBRE AU 26 JANVIER 2025 : TARSILA DO AMARAL

Cette peintre brésilienne inconnue en France et figure

de proue de « l'art anthropophage » qui mêle culture brésilienne et esthétique européenne collectionne les contradictions. Au croisement de deux cultures, **Tarsila** s'érige au rang de passeuse entre les avant-gardes des deux capitales, Paris et Brasília. Une œuvre à redécouvrir, riche et colorée, comme sa vie, comme ses toiles.

Musée du Luxembourg - 19 rue de Vaugirard, Paris 6°

DU 18 SEPTEMBRE AU 2 MARS 2025 : FRIDA KAHLO

Faut-il encore la présenter ? Libre, engagée, tourmentée, amoureuse, féministe, épouse de **Diego Rivera**, peintre... Derrière le portrait aux fleurs, l'immersion numérique est spectaculaire et permet de pénétrer les tréfonds de son esprit et de sa chair.

Grand Palais immersif - 110 rue de Lyon, Paris 12°

DU 5 NOVEMBRE AU 23 FEVRIER 2025 : JOSE DE RIBERA

Issu d'une famille modeste, **José de Ribera** est né près de Valence (Espagne) en 1591 et a commencé son apprentissage en Italie après 1600 où il voyagea beaucoup. Il subira fortement l'influence du **Caravage**. Son oeuvre, baroque, oscille entre réalisme cru et violence des clairs obscurs... Immanquable !

Petit Palais - Winston Churchill, Paris 8°

En passant par Bilbao...

DU 1ER MARS AU 9 JUIN : JUNE CRESPO. VASCULAIRE

La pratique sculpturale de **June Crespo** (née à Pampelune en 1982) se situe volontairement au carrefour de multiples voies et recherches contemporaines. Elle instaure d'une part un dialogue transformateur avec les concepts qui ont marqué l'art basque des dernières décennies, des « duos mobiles » comme l'abstraction et le geste, le tragique et l'opaque, la légèreté et l'étrangeté.

Musée Guggenheim - Abandoibarra Etorb. 2, Bilbao

En passant par Lisbonne...

JUSQU'AU 24 MAI : LES FEMMES DE MARIA LAMAS

As mulheres de **Maria Lamas** : première exposition au Portugal de l'œuvre photographique de **Maria Lamas** (1893-1983), journaliste et écrivaine, pédagogue et chercheuse, traductrice et photographique, qui lutta pour les droits humains et civiques en temps de dictature. Entrée libre.

Atrium - Fondation Gulbenkian - Avenida de Berna, 45A, Lisbonne

En passant par Venise...

DU 20 AVRIL AU 24 NOVEMBRE : BIENNALE D'ART CONTEMPORAIN - ETRANGERS PARTOUT

Pour **Adriano Pedrosa**, commissaire de la 60^{ème} Biennale (et directeur artistique du Musée d'Art de Sao Paolo) donne le ton : « Étrangers partout » a un double sens : « Il y a des étrangers où qu'on aille, et chacun est toujours, au fond de soi, un étranger ». Aussi la biennale

de Venise 2024 mettra-t-elle l'accent sur les artistes « immigrés, expatriés, diasporiques, exilés, réfugiés, notamment ceux qui ont migré entre le Sud et le Nord ». L'exposition déploiera des sujets connexes dans son volet contemporain en se focalisant sur les productions d'artistes queer, outsider et indigènes.

Les artistes indigènes auront une forte présence – « emblématique » – dans l'exposition, a déclaré **Adriano Pedrosa**. Le collectif **Mahku**, originaire de la zone frontière entre le Brésil et le Pérou, réalisera une peinture murale monumentale sur la façade du pavillon international dans les Giardini.

Des artistes queers seront exposés dans l'un des « Nucleo contemporaneo » tels **Elyla** (Nicaragua) ou **Violeta Quispe** (Pérou). Dans l'exposition, l'accent sera mis sur le textile, avec des œuvres du collectif chilien **Bordadoras de Isla Negra**, ainsi que **Frieda Toranzo Jaeger** (Mexique) notamment.

Le « Nucleo storico » sera divisé en trois sections – portraits, abstraction et diaspora italienne – qui comprendront une œuvre par artiste, et seront réparties entre le Pavillon international et l'Arsenale. La section des portraits réunira 112 artistes, dont **Cícero Dias** (Brésil/France), **Yêdamaria** (Brésil), **Laura Rodig** (Chili), **Rómulo Roza** (Colombie).

Sites Giardini et Arsenale – Venise

Les projections

LUNDI 29 AVRIL – 20H : LE PACTE D'ADRIANA

Un film de **Lisette Orozco** (Chili, 2017, 96 mm, VOSTFR) : « C'était une femme belle et forte, c'était mon idole ». **Lisette Orozco** découvre un jour que la tante admirée durant son enfance, est accusée de crimes et tortures sous la dictature de Pinochet.

Dans le cadre de *Sur les docs*, une série de documentaires d'auteurs en collaboration avec la plateforme Tënk.

Opéra Underground - Place de la Comédie, Lyon 1

Les rencontres

JEUDI 28 MARS – 20H : COMO VAI VOCÊ ?

Se você é lusófono e gostaria de melhorar o francês, junte-se a nós e compartilhe sua cultura ! Pour pratiquer le portugais et découvrir la culture lusophone.

KoToPo - Mille et une langues - 14, rue René Leynaud, Lyon 1

JEUDI 28 MARS ET MARDI 30 AVRIL, 19H30 – 21H : RODA DE CAPOEIRA OUVERTE

Organisée par l'association **Gingando**, elle sera l'occasion de se retrouver dans une ambiance conviviale au son du berimbau, du pandeiro et de l'atabaque.

Ecole Jean de la Fontaine - Place Camille Flammarion, Lyon 4

SAMEDI 13 AVRIL, 18H – 00H : PENA LATINA

Peña de soutien à l'émission *Visages d'Amérique latine* (Radio Canut). *Empanadas et mojitos, cerveza.*

Poésie, performance et concerts : **Giamba, Duo Siempre viva y más...**

Atelier des Canulars - 91 rue Montesquieu - Lyon 7

DU 26 AU 28 AVRIL : FORRÓ EM LYON FESTIVAL

Concerts et stages de danse, pour un total de plus de 20h de partage, entourés de musiciens et professeurs de danse de renom dans le milieu : **Nicola Krassik, Trio Macaiba, Pamela Barrón & Victinho Maia**, etc.

Salle de la Ficelle - 5 rue Belfort, Lyon 4

DU 22 AU 26 JUILLET : WORKSHOP DE FOLKLORE ARGENTINO

Un week-end et un stage de musique argentine, organisé par la **Compagnie Canto Criollo**, ouvert à tous les instruments, animé par **Joseph Pariaud** et **Julie Lewandowski**, tous deux (ancien et actuelle) enseignants de la classe de musique de Sud-Américaine de l'ENM de Villeurbanne.

Le quartier métisseur - 267 rue Centrale, La Mûre-sur-Azergue



mer. 13	14H COMPAÑEROS Rétrospective	16H30 LA ISLA MÍNIMA Rétrospective	18H40 LA SOMBRA DEL CATIRE Inédit	20H45 Les Amis du Fado	20H45 PRISON 77 Inédit - Ouverture
jeu. 14		16H15 GUAPÓ'Y Inédit	18H DIEU EST UNE FEMME Avant-première		20H45 DIOGENES Avant-première
ven. 15		16H15 LES BRUITS DE RÉCIFE Rétro	18H50 LOS BASTARDOS Rétrospective		20H45 SANS COEUR Avant-première
sam. 16	14H WORKERS Rétrospective	16H30 YO VI TRES LUCES NEGRAS Inédit	18H40 PROPIEDAD Inédit	21H Román Carvajal Pardo & Santiago Becerra Málaga	21H LA FLEUR DE BURITI Avant-première
dim. 17	14H LEON Avant-première	15H45 LA MEMOIRE ETERNELLE Avant-première	18H THEY SHOT THE PIANO PLAYER	18H Oliveira, Barossi, Desiderio	20H30 CUENTOS PARA NO DORMIR Inédit
lun. 18		16H30 CESARIA ÉVORA LA DIVA AUX PIEDS NUS	18H30 NOME		20H45 SALGUEIRO MAIA... Inédit
mar. 19		16H15 QUE DIOS NOS PERDONE Rétrospective	18H45 TE ESTOY AMANDO LOCAMENTE Inédit		21H LES FILLES VONT BIEN
mer. 20	13H45 MIS HERMANOS Rétrospective	15H30 TANTAS ALMAS Rétrospective	18H20 LES NOUVEAUX SAUVAGES Rétrospective	21H Atelier deumba de l'ENM	21H LAZARO AND THE SHARK Inédit
jeu. 21		16H30 EL CLUB Rétrospective	18H30 BALADA TRISTE DE TROMPETA Inédit		20H45 VALENTINA O LA SERENIDAD Inédit
ven. 22		16H15 INTERIOR Rétrospective	18H15 EL EVANGELIO DE LA CARNE Rétrospective		20H30 O CORNO Avant-Première
sam. 23	14H LEVANTE	16H EL JUICIO Inédit	19H20 VENTO NA FRONTEIRA Inédit		20H LA FIESTA DES 40 ANS CCVA
dim. 24	14H LETTRES DE LA GUERRE Rétrospective	16H10 EL ECO Inédit	18H15 HEROICO Avant-Première		20H15 LOS DE ABAJO Inédit
lun. 25		16H CAPITAINE D'AVRIL Rétrospective	18H30 IXCANUL Rétrospective		20H30 MEMENTO MORI Inédit
mar. 26		16H15 EL CASTILLO Inédit	18H10 TÓTEM Avant-première	20H30 Rosa dos Ventos	20H30 EL PROFESOR Avant-première Clôture